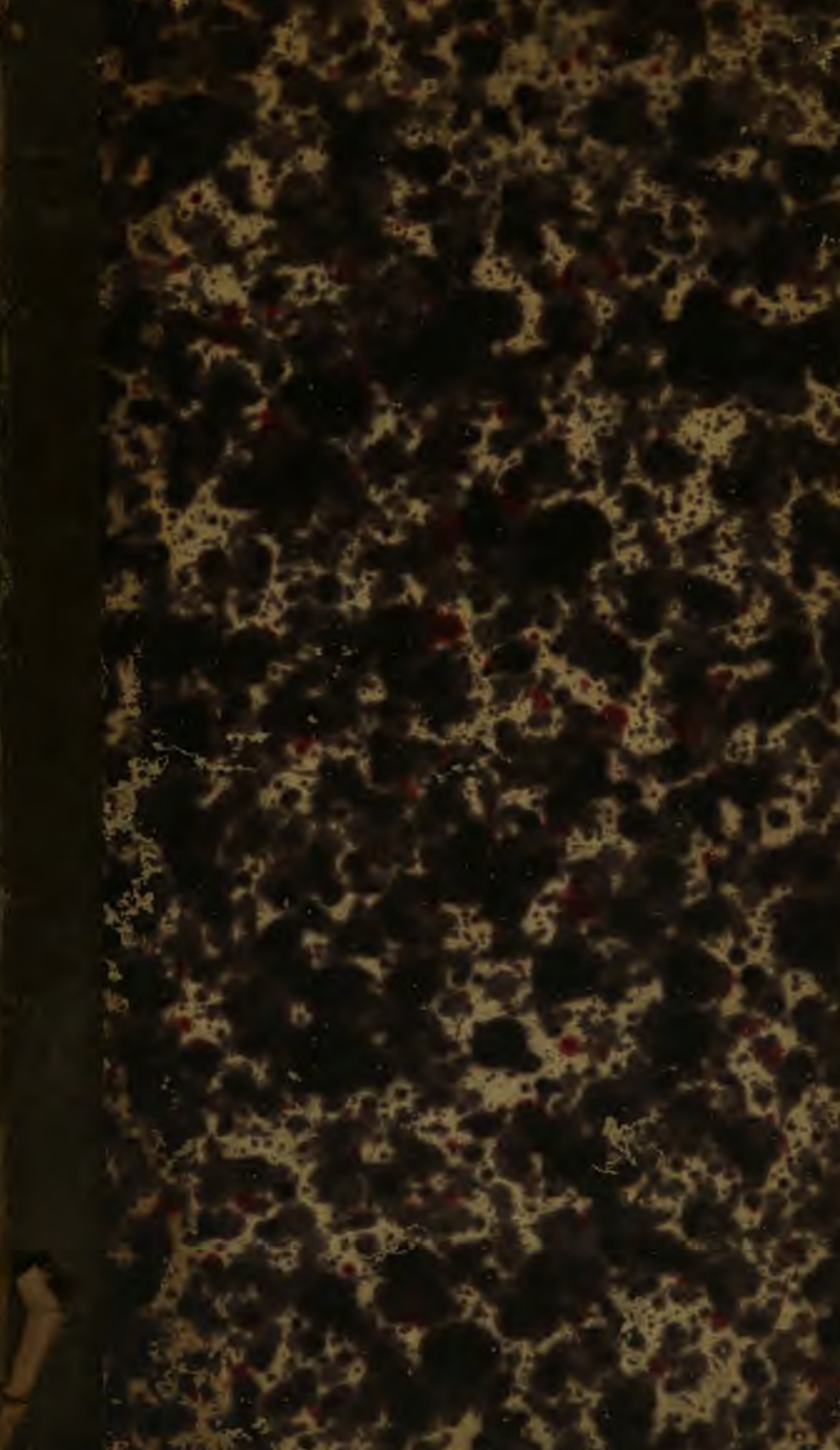
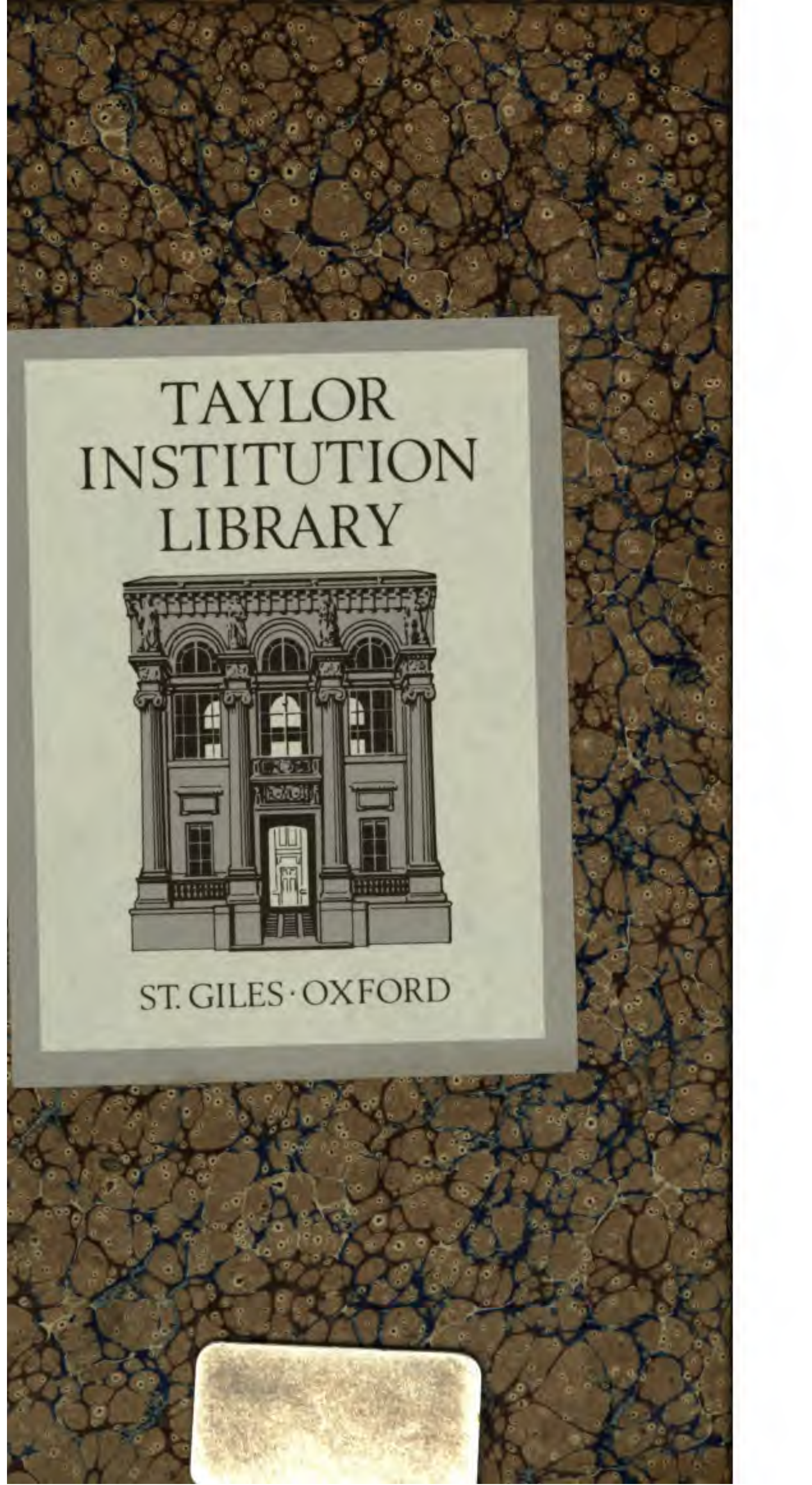
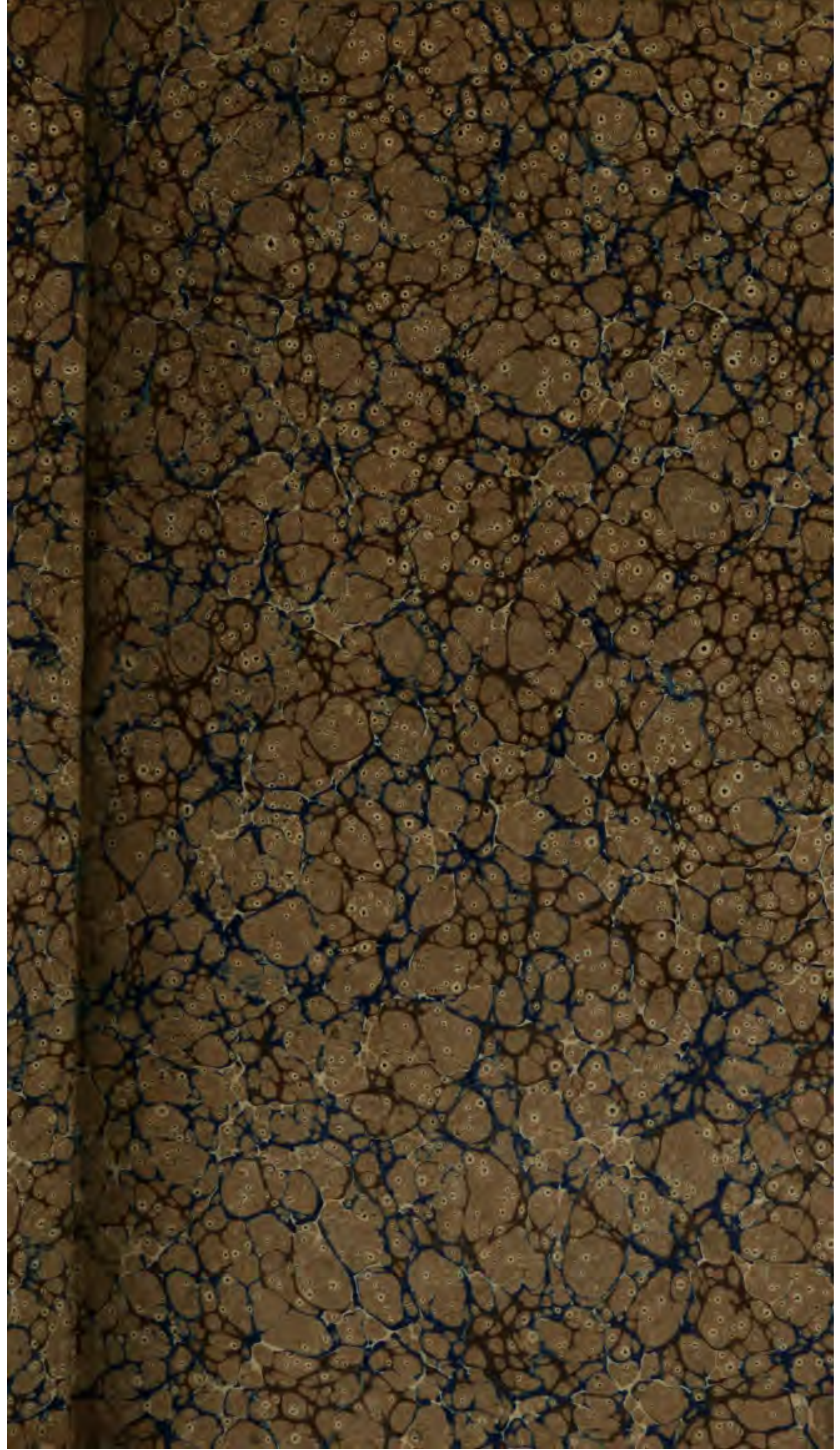



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD



Par Richard de Bury, suivant une note ms. vue par Barbier.

LETTRE

SUR LES

OUVRAGES PHILOSOPHIQUES,

Condamnés par l'Arrêt du Parlement, du 18 Août 1770.

1813.

LETTRE
SUR LES OUVRAGES
PHILOSOPHIQUES,

Condamnés par l'Arrêt du Parlement, du 18 Août 1770.

Vidi afflictionem, quam dedit Deus Filiis hominum, ut distendantur in ea.
Cuncta fecit bona in tempore suo, & mundum tradidit disputationi eorum, ut non juveniat homo opus, quod operatus est Deus ab initio usque ad finem.
Ecclesiast. cap. 3, vers. 10.



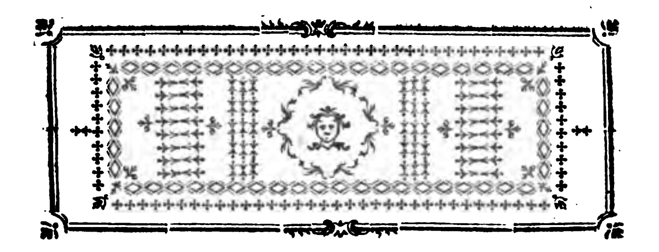
A LA HAYE;

Et se trouve,

A PARIS,

Chez VENTE, Libraire, au bas de la Montagne Sainte-Geneviéve.

M. DCC. LXXI.



LETTRE

SUR LES

OUVRAGES PHILOSOPHIQUES,

Condamnés par l'Arrêt du Parlement, du 18 Août 1770.

MONSIEUR,

LORSQUE vous m'avez prié de vous dire mon ſentiment ſur les Ouvrages Philoſophiques, condamnés par l'Arrêt du Parlement du 18 Août 1770, vous avez ſans doute entendu que ce n'étoit que ſur ce qui pouvoit m'avoir frappé dans les principes dangereux que contiennent ces Ecrits ſur la Morale & la Société;

car vous devez penſer que je n'aurai pas la témérité de prétendre réfuter les maximes impies qui y ſont répandues contre la Divinité, la révélation, la tradition & les myſteres de la Religion Chrétienne : cet Ouvrage ſeroit abſolument au-deſſus de mes connoiſſances. Je les borne à celles que j'ai puiſées dans l'avertiſſement que Noſſeigneurs du Clergé de France ont adreſſé aux fideles du royaume *ſur les dangers de l'incrédulité*, dans lequel la vérité & la raiſon brillent avec tant d'éclat, & qui eſt bien digne des lumieres des Prélats reſpectables qui nous l'ont donné. Ils n'y ont rien laiſſé à deſirer pour nous faire voir comme ils le diſent, [*page 5 de l'avertiſſement*,] » que les » avantages que promet l'incrédulité & la ſcience » dont elle ſe pare, ne ſont que preſtige & » menſonge ; qu'au lieu d'élever l'homme, elle » le dégrade & l'avilit ; qu'au lieu de lui être » utile, elle nuit à ſon bonheur ; qu'elle diſ» ſout les liens de la ſociété, détruit les prin» cipes des mœurs, renverſe les fondemens de » la ſubordination. « Il nous prouve en même-temps, » que nos intérêts les plus chers ſont » liés au maintien de la Religion ; que ſans » elle nous ne pouvons avoir ni une connoiſ-

» ſance ſuffiſante de nos devoirs, ni la force
» de les pratiquer ; que nos foibleſſes, nos
» imperfections, ce que nous ſentons en nous-
» mêmes, ce que nous éprouvons au-dehors,
» tout annonce la néceſſité & les avantages
» d'une révélation ; qu'elle ſeule enfin nous
» ouvre le chemin de la vérité & du bon-
» heur. «

Ces conſidérations ſeroient plus que ſuffiſantes pour convaincre les incrédules de leurs erreurs, s'ils vouloient de bonne foi ſe laiſſer éclairer par le flambeau de la vérité & de la raiſon, & s'ils ne cherchoient pas à l'obſcurcir par les nuages dans leſquels ils s'efforcent de l'envelopper.

Mon deſſein n'eſt donc pas d'ajouter quelque choſe à la ſolidité des preuves convaincantes contenues dans cet avertiſſement, elles n'en ont pas beſoin. Mais pour ſatisfaire, Monſieur, en quelque partie à la demande que vous m'avez faite, je parlerai ſeulement de quelques-unes des aſſertions contenues dans les Ouvrages condamnés. Comme elles ne préſentent que des maximes fauſſes & ſpécieuſes ; mais ornées d'un ſtyle agréable & fleuri, par lequel les lecteurs, peu inſtruits, ſe laiſſent

ſéduire ſans avoir le moment de la réflexion; je tâcherai de faire voir ſeulement la fauſſeté de celles qui attaquent directement les Souverains, les Loix, le Gouvernement, & la Société, & qui ne tendent qu'à introduire dans les Etats une anarchie capable, s'il étoit poſſible, d'y cauſer des révolutions.

J'ai penſé qu'il pourroit m'être permis d'employer quelques traits hiſtoriques pour appuyer les raiſonnemens que je ferai; car je crois que l'Hiſtoire eſt d'une grande utilité, parce qu'elle nous apprend à connoître les hommes, les caracteres, & les vertus de ceux qui ont eu part aux grands événemens, & qui ſe ſont rendus mémorables par les belles actions qu'ils ont faites en faveur de l'humanité. Elle nous apprend auſſi les effets funeſtes des paſſions, les défauts, les vices, & les mauvaiſes actions de ceux qui ſe ſont rendus odieux & mépriſables; enfin elle nous donne des exemples pour imiter les unes & éviter les autres.

Je commencerai donc par vous entretenir, Monſieur, du premier des Ecrits condamnés par l'Arrêt du Parlement, dont je vous dirai peu de choſe. Il a pour titre : *La contagion ſacrée, ou l'Hiſtoire naturelle de la ſuperſtition.*

Cet Ouvrage eſt la traduction d'une Satyre compoſée par un Anglois, remplie d'invectives contre la révélation qui fait la baſe de la Religion Chrétienne. Je ne donnerai point d'autre preuve de la vérité de cette Religion, que ſon exiſtence non-interrompue depuis 1770 ans, qui prend ſa ſource dans la Religion des Juifs, donnée par Dieu même ſur le mont Sinaï, qui remonte juſqu'à la création du monde, qui eſt ſoutenue par une tradition qui n'a jamais varié, reçue par une infinité de Docteurs ſavans, ſages & éclairés, dont nous admirons les Ouvrages; Religion enfin qui a triomphé de tous ceux qui ont voulu l'attaquer.

Le ſecond de ces Ecrits, qui a pour titre: *Dieu & les hommes, œuvre Théologique, mais raiſonnable, Londres 1770*, s'exprime ainſi: *Jeſu qui n'a rien écrit, qui eſt venu long-temps après Platon* (1), *& qui n'a paru que chez un peuple barbare, ne peut être le fondateur d'une doctrine plus ancienne que lui, & qu'aſſurément il ne connoiſſoit pas.*

Je dirai avec confiance que l'Auteur de cet Ouvrage n'a aucune connoiſſance de l'Hiſtoire

(1) Environ 320 ans.

Sacrée ni Profane, ou qu'il affecte de l'ignorer, pour chercher à nous en imposer. Comment a-t-il pu nous dire que Jesus-Christ n'a paru que chez un peuple barbare. Les Juifs étoient-ils donc un peuple barbare dans le temps que David faisoit tant de conquêtes sur les ennemis de cette nation, & dans le temps que la sagesse de Salomon, sa gloire, ses richesses, faisoient l'admiration de tous les peuples de l'Orient? Le Roi d'Egypte, qui se trouve honoré de donner sa fille en mariage à Salomon, le regardoit-il comme le Roi d'un peuple barbare? Ce temple, élevé par Salomon en l'honneur du vrai Dieu, si merveilleux & si magnifique, auquel aucun temple du monde n'a jamais pu être comparé, étoit-il donc l'ouvrage d'un Roi ou d'un peuple barbare? Ce peuble a subsisté sous plusieurs de ses Rois, jusqu'au temps de Nabuchodonosor, auquel Dieu permet de détruire Jérusalem & ce temple, & de réduire en captivité, pendant soixante-dix ans, ce peuple, pour le punir des crimes qu'il avoit commis. Il ne se confondit point parmi les Assyriens. Il fut même considéré dans cet Empire, & sous celui des Perses, au point d'y vivre suivant ses coutumes & ses

loix. (1) Cyrus, après avoir détruit la puissance des successeurs de Nabuchodonosor, fait sortir les Juifs de captivité, & les rétablit dans leur pays. *Le Dieu du Ciel*, dit-il dans son décret, *m'a donné tous les royaumes de la terre, & m'a ordonné de faire rebâtir son temple à Jérusalem.* (2) Il fait rendre aux Juifs ses vases sacrés, & les ornemens d'or & d'argent que Nabuchodonosor avoit enlevés. Ils rebâtissent leur temple & leur ville. Ils vivent tranquillement sous la protection des Rois de Perse. Lorsque Alexandre a détruit cette puissance, il vient à Jérusalem, il offre des sacrifices dans le temple, il permet aux Juifs de vivre sous le gouvernement de leurs souverains Pontifs, & ne leur impose qu'un léger tribut. Ils furent asservis & persécutés pendant douze ou quinze ans par les Rois de Syrie successeurs d'Alexandre. Mais Judas Machabée paroît. Il se met à la tête des troupes de sa nation : il

---

(1) Voir dans l'Ecriture l'histoire de la chaste Suzanne & de Tobie.

(2) Hæc dicit Rex Persarum, omnia regna terræ dedit mihi Dominus Cœli, & præcepit mihi ut ædificarem ei domum in Jerusalem. *Esdr.* c. 1, v. 2.

remporte plusieurs victoires sur les Rois de Syrie, dont il secoue le joug. Il soumet les Iduméens, les Arabes, & les autres nations qui l'environnent. Il fait alliance avec les Romains, & il fonde le nouveau royaume de Judée. La principauté des Asmonéens, toujours jointe au souverain Sacerdoce, se conserve glorieusement sur le trône des Juifs jusqu'à Hérode le Grand qui s'empare de la couronne, & sous le regne duquel Jesus-Christ vient au monde. C'est aux lecteurs à juger sur ce récit si l'Auteur a pu traiter de barbare la nation des Juifs.

Cet Auteur a pu avancer, comme il a fait, *que Jesus-Christ n'a rien écrit.* Mais des quatre Evangélistes, il y en a deux qui, ayant vécu avec lui, avoient été témoins de tous ses miracles, & avoient entendu les sublimes préceptes qu'il donnoit aux Juifs; & les deux autres les avoient appris de ses Apôtres, aussi témoins de toutes ses actions. Il doit donc paroître surprenant qu'après plus de dix-sept cens ans que Jesus-Christ a souffert la mort, l'Auteur vienne lever des doutes sur l'authenticité de l'Evangile qui a été si unanimement reconnue par tous ceux qui depuis si long-temps professent la Religion Chrétienne.

Comment ce même Auteur peut-il avancer *que le Platonisme est le pere du Christianisme.* L'Auteur est ici en contradiction avec lui-même ; car si, comme il le dit, Jesus-Christ ne connoissoit pas le Platonisme, comment a-t-il pu en faire le pere de la Religion qu'il annonçoit ?

Il est aisé de voir que notre Auteur n'a pas pris la peine de s'instruire de la Philosophie de Platon.

Platon est l'Auteur le plus éloquent & le plus beau parleur de l'antiquité ; il prend plaisir à se faire écouter, sans se soucier qu'on le croie. Il a de l'esprit, de l'imagination, & beaucoup de génie, mais peu de suite & de méthode. Par l'envie qu'il a d'être agréable, il donne dans le merveilleux. Ce sont des fables, des métaphores, des allégories perpétuelles que la plupart de ses discours. La condamnation de Socrate son maître, (1) pour cause d'irréli-

(1) Plutarque dit que son crime ne fut qu'un effet de sa piété, pour avoir voulu rendre la Philosophie de Pythagore plus pure, en retranchant les fables & les superstitions qui s'y étoient glissées, & qui la rendoient ridicule.

gion, l'avoit rendu ſi circonſpect à découvrir ſes véritables ſentimens, que pour ôter au peuple d'Athenes l'idée qu'il étoit attaché à ceux de Socrate il ſe fit Pythagoricien.

Il faut convenir qu'il y a de belles choſes dans les Ouvrages de Platon. Ce fut lui qui enſeigna le premier que la vraie Philoſophie conſiſtoit dans la fidélité, dans la conſtance, dans la juſtice, dans la ſincérité, & dans l'amour de ſon devoir. Mais qui ſont les honnêtes gens un peu inſtruits qui ne penſent pas comme lui? c'étoit le ſentiment de la plûpart des Philoſophes Grecs de ſon temps. Mais trouve-t-on dans Platon ces ſublimes vertus que Jeſus-Chriſt enſeigne dans ſon Evangile, & qu'il a pratiquées le premier? Y trouve-t-on l'amour de Dieu & du prochain, la charité, l'humilité, le pardon des injures, & le mépris des richeſſes? Tout le monde ſait que Platon étoit fort riche, & qu'il vivoit ſplendidement, même trop pour un vrai Philoſophe, comme le lui reprocha le Cynique Diogenes. (1)

(1) Ce Philoſophe entra chez Platon un jour qu'il donnoit un feſtin à ſes amis. Diogenes en marchant ſur les tapis, dont le plancher de la ſalle étoit couverte,

Les disciples de Platon altérerent si fort sa doctrine après sa mort, & ils remplirent son école de sentimens si bisarres & si singuliers, qu'on n'y reconnut plus aucuns vestiges de sa véritable doctrine. Ils se partagerent entre différentes sectes, dont les principales furent celles des Stoïciens, les plus orgueilleux de tous les Philosophes, & des Pyrrhoniens auxquels il avoit appris à douter de tout par l'incertitude des maximes qu'il débitoit. Toutes ces sectes tomberent dans de si grands écarts, qu'elles se firent généralement mépriser. Il faut voir dans Cicéron avec quel mépris il parle des Stoïciens, & comment il se mocque de Caton sectateur zélé de cette Philosophie. S. Augustin qui a aussi fait un Ouvrage contre le Platonisme, étoit bien éloigné de croire qu'il pût être le pere du Christianisme. (1)

Il est vrai que la Religion Juive, comme le dit l'Auteur, a été la mere du Christianisme; mais il est de toute fausseté que le Platonisme en soit le pere. Il y a dans les Ouvrages de

---

dit : Je foule aux pieds l'orgueil de Platon. Oui, lui dit Platon; mais c'est par un plus grand orgueil.

(1) August. libro de Civitate Dei.

ſageſſe, & à cette pratique de la vertu que ſe ſont attachés les anciens Philoſophes, dont les Ecrits ont mérité notre approbation, & qui ont fait la régle de la conduite des hommes ſenſés & raiſonnables. Les principes de cette ſageſſe ſont inaltérables ; ils n'ont point varié depuis le commencement du monde. *Elle n'a rien perdu de ſa premiere pureté*, ſi ce n'eſt dans les écrits de ceux qui ont formé des ſectes ridicules & extravagantes. J'entends de tous côtés ces hommes, qui ſe diſent des Philoſophes, invoquer la Philoſophie ſans en donner aucune connoiſſance raiſonnable. Je n'apperçois dans leurs écrits que des hommes qui veulent s'élever au-deſſus de la Divinité, des incrédules qui cherchent à détruire la Religion, des Athées, des Matérialiſtes, qui voudroient avoir la liberté de ſe livrer à tout ce que leurs paſſions leur inſpirent de plus vicieux. Quelle différence entre ces nouveaux Philoſophes & les anciens dont nous admirons encore aujourd'hui les Ecrits ; un Platon, un Ariſtote, & pluſieurs autres qu'il eſt inutile de rapporter. Ceux-ci paſſoient toute leur vie dans les plus profondes méditations de la Philoſophie ; mais les nôtres, après un travail ſuperficiel & des

études précipitées, prononcent hardiment sur les doutes & les incertitudes qui se présentent à eux, dans le dessein de satisfaire à l'avidité qu'ils ont de débiter leurs opinions, & donner cours à des nouveautés. Qu'ils nous fassent donc connoître en quoi *l'on a perverti si horriblement la Philosophie*, mais que ce soit par des Ouvrages raisonnables.

Je ne vous parlerai pas, Monsieur, des troisieme, quatrieme, cinquieme, & sixieme Ouvrages condamnés par l'Arrêt du Parlement. Leurs raisonnemens ne sont fondés que sur de faux principes, dont la discussion m'auroit mené trop loin. Je m'en tiendrai à la condamnation dont Messieurs du Parlement les ont flétris. Je ne m'attacherai donc qu'à relever quelques-unes des propositions insérées dans l'Ouvrage en deux volumes qui a pour titre : *Le systême de la nature, ou des loix du monde physique & du monde moral*, dont l'Auteur s'est attaché à renouveller le systême d'Epicure, & à lui donner plus d'étendue, & s'est caché sous le nom de M. Mirabaud, Secrétaire perpétuel, & l'un des quarante de l'Académie Françoise.

Je dirai franchement que je regarde la plûpart des systêmes comme des êtres de raison,

appuyés sur des fondemens faux & chimériques, presque tous dénués de démonstrations géométriques & physiques, qui puissent me faire connoître la vérité. La plus grande partie de ceux qui ont paru ont été abandonnés.

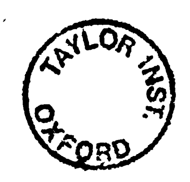
L'Auteur de l'Ouvrage du *systême de la nature* pose ici pour principe (1) *que la matiere est éternelle & nécessaire.... qu'elle a toujours existé.... que le mouvement lui est essentiel.* Il définit le mouvement *une façon d'être qui découle nécessairement de l'essence de la matiere, & qu'elle se meut par sa propre énergie.* D'un autre côté il donne pour maxime, *que tout corps est mu par un autre corps qui le frappe, & qu'il n'y a aucun mouvement spontané dans la nature.... Le mouvement,* dit-il page 16, *se communique d'un corps à un autre par une suite d'impulsions continuées à l'infini.... Delà il s'ensuit,* dit-il, *que le mouvement vient d'une cause intérieure à la nature, puisqu'il lui est essentiel, & qu'il vient en même-temps d'une cause extérieure, puisqu'il est donné par impulsion.* La contradiction qui regne dans ce raisonnement est choquante; c'est cependant sur elle que tout le systême est établi.

(1) De la matiere & du mouvement, *tom.* 1, *ch.* 2, *pag.* 28 & 31.

Il paroît que l'Auteur n'a pas consulté Gassendi, Philosophe François qui a vécu dans le siecle passé, qui a été le restaurateur de la physique d'Epicure, & lui-même Épicurien; mais mitigé par principe de conscience.

Gassendi admet la création des atômes qu'Epicure nie, & qu'il regarde comme éternels: Gassendi avance, comme il est vrai, que Dieu leur a donné, lors de la création, le mouvement, l'extension, & la figure qu'Epicure prétend qu'ils ont d'eux mêmes. Or s'il est vrai, comme on n'en sauroit douter, que c'est Dieu qui a donné, & qui donne encore l'impulsion au mouvement qui regne dans la nature, la contradiction de notre Auteur est levée; puisqu'il convient lui-même d'*une cause extérieure* qui donne l'impulsion au mouvement qui regne dans la nature. Or cette cause extérieure, ne pouvant être que Dieu seul, je conclus avec Gassendi qu'il y a nécessairement un Dieu.

Ce que l'Auteur dit ensuite [*tom.* 1, *ch.* 2, *p.* 56 *& suiv.*] *qu'il n'y a dans l'univers ni ordre ni désordre*, ne me paroît pas juste: suivant cet axiome, si connu en Philosophie, qu'entre deux propositions contradictoires, il y en a une nécessairement vraie. De deux choses l'une, ou il y a



de l'ordre dans l'univers, ou il n'y en a pas. S'il n'y en pas, tout doit tomber dans la confusion. Mais s'il y en a, qui est-ce qui peut l'entretenir, si ce n'est une intelligence supérieure? Or tout n'étant point confondu, je conclus que cette intelligence supérieure qui conserve l'ordre, qui regne dans l'univers, ne peut être que la Divinité.

DE L'HOMME, DE SON ORIGINE ET DE SA FIN.

L'Auteur voudroit établir *que l'homme est un être purement physique;.... que la matiere inanimée peut passer à la vie qui n'est elle-même qu'un assemblage de mouvemens;.... que le mouvement le fait naître, le soutient & le détruit;.... que c'est un tout organisé composé de différentes matieres;.... que la différence entre l'homme & la bête ne se tire que de leurs organisations....* Il compare l'homme au papillon; *ils disparoissent*, dit-il, *l'un comme l'autre après avoir rempli la tâche que la nature leur avoit imposée.*

Cette comparaison de l'homme avec le papillon [*p.* 14.] paroît fort singuliere. *Ils disparoissent*, dit l'Auteur, *après avoir rempli la tâche que la nature*

leur avoit imposée. Je conçois par cette disparution, qu'ils tombent l'un comme l'autre dans le néant ; & c'est sans doute ce que l'Auteur entend lorsqu'il dit, [*ch.* 13, *p.* 267.] *que mourir, c'est rentrer dans l'insensibilité où nous étions avant que de naître.*

Cependant je vois continuellement naître des hommes. Qui est-ce qui leur donne cette existence ? L'Auteur me répond, *la matiere inanimée peut passer à la vie.* [*p.* 268.] Mais si elle est inanimée, elle ne peut pas donner une ame à d'autre matiere. Lorsque nos parens nous ont donné le jour, où ont-ils pris notre ame ? Ils ne peuvent pas la demander à la nature qui est inanimée. Disons donc, pour parler raisonnablement, que Dieu, lors de la création, a donné à l'homme cette ame qui le fait exister. Après avoir formé l'homme du limon de la terre, Dieu répandit sur lui un souffle de vie, & l'homme devint animé. *Inspiravit in faciem ejus spiraculum vitæ, & factus est in homo animam viventem.* [Genes. cap. 11, v. 7.]

Que dois-je donc penser de l'ame, de cet être qui depuis la création du monde est départi à chaque corps organisé ; & qui continuera d'être créé pour chaque homme en particulier

tant qu'il plaira au Souverain de l'univers? Je dois regarder cet être comme immortel; mais il n'a pas plu à la Providence de nous inſtruire de la profondeur de ſa conduite & de ſes décrets; nous devons nous contenter de ce qu'elle a bien voulu nous faire connoître, & de dire *ó Altitudo!*

Ce que l'on peut conclure des aſſertions de l'Auteur, c'eſt qu'il ſuit le ſyſtême d'Epicure ſur la matiere; & celui de Deſcartes ſur les bêtes; qu'il regarde l'homme comme de la pure matiere, & une machine *qui ne peut s'éloigner de l'organiſation que la nature lui a donnée, & qu'il eſt forcé de remplir.*

Mais que répondra l'Auteur, lorſqu'on lui dira que la matiere ne penſe pas, & qu'une machine ne raiſonne pas? L'homme penſe, réfléchit, & agit en conſéquence de ſes réflexions. Or s'il réfléchit, il eſt impoſſible qu'il ſoit aſſujetti dans ſes actions à la matiere, dont l'Auteur dit que la nature l'a compoſé. L'Auteur n'oſe décider ſi l'homme a toujours exiſté; il répond à ceux qui prétendent que l'eſpece deſcend d'un premier homme & d'une premiere femme créés par la Divinité; *que nous avons quelques idées de la nature, mais que nous n'en*

avons aucune de la Divinité ni de la création. C'eſt ainſi que l'Auteur ſe ſauve par des négations qu'il croit que nous admettrons pour des preuves.

L'Auteur peut dire qu'il n'a aucune idée de la Divinité ni de la création; mais il s'avance trop lorſqu'il dit, en ſe ſervant du terme générique, NOUS, que nous penſons comme lui. Il faut qu'il nous excepte de ſa régle, elle eſt trop générale. Non, nous avons de la Divinité & de la création toute la connoiſſance qui nous eſt néceſſaire. Elle eſt imprimée dans notre ame par tous les objets que nous avons continuellement devant les yeux. Jettons-les ſur ce qui ſe paſſe dans l'univers. Examinons le cours du ſoleil, de la lune, des planetes, des étoiles, & des autres aſtres: voyons l'harmonie qui regne entre toutes les parties qui compoſent le monde, pourrons-nous n'être pas perſuadés que c'eſt un Dieu qui par ſa toute-puiſſance, après les avoir créés, y maintient l'ordre qu'il y a établi? Quand nous n'aurions pas les Ecritures & la Tradition, ce ſeul raiſonnement ſuffiroit pour nous convaincre qu'il exiſte une Divinité. Or s'il y a une Divinité telle que nous la concevons, ce ne peut être qu'elle qui ait créé le monde.

On ignore, dit l'Auteur, *l'énergie de la nature, & on ne sait pas comment elle a pu produire les hommes que nous connoissons.* Aussi n'est-ce pas la nature qui les a produits, c'est Dieu qui les a créés. Ce ne sera jamais par la force de nos raisonnemens, notre esprit est trop borné, que nous découvrirons si c'est la nature ou un Etre suprême qui a donné à l'homme son existance. Je le répéte, Dieu n'a pas jugé à propos de nous découvrir les secrets de sa Providence; il faut nous en tenir à ce qu'il a bien voulu nous permettre de connoître. Nous en savons assez pour nous conduire. Il nous a donné abondamment tout ce qui nous étoit nécessaire pour notre subsistance: il nous a donné des loix qui nous enseignent le chemin de la vertu: il nous a promis, si nous la pratiquons, de nous récompenser, comme il nous a menacé de punir nos vices. Eh! qu'importe aux humains de savoir la conduite que Dieu a tenue dans la création de l'univers? Si l'Auteur, comme il le dit, ne sait pas qui a pu produire les hommes; c'est sa faute: pourquoi n'a-t-il pas assez profondément médité sur les principes de la nature? Pourquoi rejette-t-il la Tradition & les Ecritures admises depuis si long-temps par

les perſonnes les plus raiſonnables ? Penſe-t-il, par ce qu'il lui plaira, pour appuyer ſon ſyſtême, de nier tout ce que nous connoiſſons de plus évident, qu'on l'en croira ſur ſa ſimple parole, ſans donner aucune preuve phyſique de ſon opinion ?

Comme l'Auteur n'admet point la création, parce qu'il croit que le monde eſt matériel & éternel, il ne regarde l'homme que comme une portion inanimée qui a paſſé du néant à la vie par un aſſemblage de mouvemens conduits par des loix néceſſaires, qui lors de la mort de l'homme le font rentrer dans le ſein de la nature d'où elle l'avoit tiré, c'eſt-a-dire, dans le néant. *La mort*, [dit-il ch. 13, p. 267 & 268.] *n'eſt que le ſommeil de la vie ; ce ſommeil ne ſera troublé par aucun ſonge déſagréable ; un réveil fâcheux ne le ſuivra jamais ; mourir, c'eſt rentrer dans cet état d'inſenſibilité où nous étions avant de naître.*

Comme l'Auteur ne nous donne aucune preuve ſatisfaiſante & raiſonnable d'une opinion ſi extraordinaire, on ne peut lui oppoſer que la contradiction qui ſe trouve dans ſes raiſonnemens. Quoiqu'il avance que l'homme & ſon ame ſoient entiérement anéantis par la mort,

il admet cependant une eſpece de métempſicoſe pour les reproduire. *Des loix auſſi néceſſaires,* [dit-il p. 268,] *que celles qui nous ont fait naître, nous feront rentrer dans le ſein de la nature ſous quelque forme nouvelle. Sans nous conſulter, elle nous plaça pour un temps dans le rang des êtres organiſés; ſans notre aveu, elle nous obligera d'en ſortir pour nous placer dans un autre rang.* Ce raiſonnement ne contient que des contradictions accompagnées d'une obſcurité qu'il n'eſt pas poſſible de percer.

Ce que j'imagine, c'eſt que l'Auteur nous annonce une eſpece de métempſicoſe, ou quelque choſe de pire. Il dit, qu'après nous avoir placés dans le rang des êtres organiſés, la nature nous placera dans un autre rang. Quel ſera cet autre rang? Ce ſera ſans doute celui des animaux; nous deviendrons des lions, des bœufs, des oiſeaux, des poiſſons, des reptiles; ils ſont tous des êtres organiſés, mais d'un autre rang; car je ne crois pas qu'il faſſe de nous des êtres purement matériels.

Que Pythagore, par la force de ſes réflexions, & par ſuite des méditations dans leſquelles il a paſſé toute ſa vie, ou par des connoiſſances qui lui ont été ſuggérées par d'autres Philoſophes,

ait conçu l'immortalité de l'ame ; qu'il ait ignoré comment elle avoit été créé, & ce qu'elle pouvoit devenir après sa séparation d'avec le corps. Qu'il ait imaginé la métempsicose, qui a été admise par tous les Philosophes qui l'ont suivi, excepté par Epicure, je n'en suis pas surpris ; il y avoit dans cette opinion quelque chose qui flattoit son imagination. Mais qu'un nouveau Philosophe, s'éloignant de l'opinion de tous les autres, vienne anéantir totalement l'ame de l'homme, sans nous en apprendre la cause, & nous dise ensuite [*ch. 4, p. 76.*] *que la nature le reproduira bientôt épars sous une infinité de formes nouvelles*, c'est lui accorder une espece d'immortalité, une métempsicose, qu'il lui refuse dans d'autres endroits de son Ouvrage ; c'est tomber dans une contradiction palpable.

L'Auteur finit ces assertions par conclure, [*ch. 15, p. 89.*] *que l'homme, qui dans sa folie prend arrogamment le titre de Roi de la nature, n'a aucune raison pour se croire un être privilégié.*

L'homme pousseroit l'extravagance trop loin s'il prenoit le titre de Roi de la nature. Nous entendons, comme l'Auteur, par le terme de la nature tout ce qui compose l'univers.

L'homme n'a jamais prétendu s'en arroger le titre de Roi ; mais je crois pouvoir dire, qu'étant la créature la plus parfaite qui soit sur la terre, il commande, pour ainsi dire, à tous les animaux qui l'habitent. *Croissez & multipliez*, a dit le Créateur à l'homme & à la femme ; *remplissez la terre, & la soumettez, étendez votre domination sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, & sur les animaux qui marchent sur la terre.* (1)

Effectivement l'homme n'en est-il pas le maître depuis l'éléphant jusqu'au dernier reptile ? En est-il un seul qui puisse lui résister, & ne soit, pour ainsi dire, soumis à ses volontés ? Ne les a-t-il pas tous subjugués ? Nous ne nous éloignerons peut-être pas trop de la vérité lorsque nous le regarderons, malgré le sentiment de l'Auteur, comme un être très-privilégié, & au-dessus de tous ceux qui vivent sur la terre.

---

(1) Benedixitque illis Deus, & ait, crescite & multiplicamini, & replete terram, & dominamini piscibus maris & volatilibus cœli, & universis animantibus quæ moventur super terram. *Gen. ch.* 1, *v.* 28.

DE L'AME ET DE SA SPIRITUALITÉ.

L'Auteur examine dans ce chapitre la nature de l'ame, il avance [*tom. 1, ch. 7.*] *que les anciens Philoſophes, de même que les premiers Docteurs du Chriſtianiſme, n'ont eu de l'ame que des idées matérielles.*

Seroit-il poſſible que l'Auteur n'eût jamais vû, ni entendu parler du Traité de Platon ſur l'immortalité de l'ame, qui a ſervi de fondement à la Philoſophie des Payens, & aux fables qu'ils ont débité ſur leurs enfers, où les ames recevoient la récompenſe de leurs vertus, ou la punition de leurs crimes. Ce fut Platon qui rectifia le premier l'opinion de l'immortalité de l'ame, que Socrate avoit appriſe de Pythagore, que Pythagore avoit appriſe des Egyptiens auxquels Abraham l'avoit enſeignée dans ſes voyages en Egypte. Ariſtote & tous les anciens Philoſophes connoiſſoient l'immortalité de l'ame dont ils avoient des idées ſpirituelles.

A l'égard des premiers Docteurs du Chriſtianiſme, pénétrés comme ils étoient des vérités de l'Evangile, & de ces admirables ſermons

dans lesquels Jesus-Christ avoit prêché si hautement la résurrection des morts, le jugement dernier, & les récompenses ou les peines éternelles, ces Docteurs ne pouvoient avoir de l'ame que des idées spirituelles. C'est cette doctrine que les Apôtrés & les premiers Chrétiens ont prêché à la face de tout l'univers. C'est celle qui est consignée dans les Ecrits, non-seulement des premiers Docteurs du Christianisme; mais de tous ceux qui les ont suivis. Ils n'avoient pas besoin de faire des Ouvrages Philosophiques pour prouver ces vérités; elles étoient trop universellement reçues.

Il faut donc que l'Auteur, pour me prouver le contraire, me cite des passages de ces anciens Philosophes, & de nos Docteurs, qui justifient *qu'ils n'ont eu de l'ame que des idées matérielles.*

Il me dira comme il fait, [*ch.* 7, *p.* 98.] *que faire intervenir la Divinité, c'est avouer son ignorance:* & lui, qui fera-t-il intervenir? Epicure, qui ne nous opposera pour toutes preuves que des négations de la Divinité, & des vérités les plus évidentes.

L'Auteur, après avoir fait l'examen de notre ame, conclut, *que l'homme n'a pas d'autre ame que le cerveau, que toutes les facultés intellectuelles*

que l'on attribue à l'ame se réduisent à des modifications, à des qualités, à des façons d'être, à des changemens produits par le mouvement dans le cerveau, qui est visiblement en nous le siege du sentiment, & le principe de toutes nos actions.

Je ne crois pas qu'on puisse donner de l'ame une définition plus fausse & plus obscure. Que veulent dire ces termes de *modifications*, *qualités*, *façons d'être?* &c.

C'est dire bien positivement que notre ame n'est que matiere, & doit périr avec notre corps, puisqu'elle en fait partie, suivant le sentiment de l'Auteur. Comment notre Auteur, qui se regarde comme un homme raisonnable, & qui fait un ouvrage si sérieux, a-t-il pu tomber dans de pareilles absurdités? C'est qu'il ne s'est pas donné la peine de consulter au moins les ouvrages des Philosophes Payens, & sur-tout Platon & Aristote, qui l'auroient fait revenir de son erreur.

DE LA LIBERTÉ DE L'HOMME.

Je crois pouvoir soutenir que ce que l'Auteur avance [*t.* 1, *p.* 11.] au sujet de la liberté de l'homme, n'est conforme ni aux

idées que nous avons sur cette matiere, ni à l'exacte vérité. *Pour être libre* [dit-il, p. 189.] *il faudroit que l'homme fût tout seul plus fort que la nature entiere, ou il faudroit qu'il fût hors de la nature, qui, toujours en action sur elle-même, oblige tous les êtres qu'elle embrasse, d'agir & de concourir à son action générale.*

Ce raisonnement ne sauroit exclure la liberté, & n'est pas assez concluant pour me convaincre que je ne suis pas libre d'agir de telle ou telle maniere. Est-ce une preuve ou défaut de liberté dans l'homme d'avancer comme fait l'Auteur [*p. 220, vid. la note.*] *que l'on ne peut citer un seul moment dans la vie où l'homme soit vraiment libre.*

Pour répondre à cette demande, il faudroit avoir lu dans le cœur de tous les hommes, & avoir pu saisir les momens où *ils sont ou ne sont pas vraiment libres.* Mais cela n'appartient qu'à Dieu, qui est le seul scrutateur des cœurs. On pourroit rétorquer cet argument contre l'Auteur, & lui demander s'il peut citer lui-même des momens dans la vie, où l'homme ne soit pas vraiment libre. Je ne doute pas qu'il ne nous en cite quelques-uns; lui qui a décidé [*ci-devant, p. 28,*] *que le cerveau est*

visiblement en nous le signe du sentiment, & le principe de toutes nos actions.

Si l'Auteur vouloit être de bonne foi, & réfléchir sérieusement sur lui-même, il trouveroit bien des momens dans lesquels l'homme est absolument libre. Il est vrai qu'il y en a beaucoup où il ne l'est pas; mais dans ceux où il n'est gêné par aucun obstacle invincible, il jouit de son entiere liberté. Ceci doit s'appliquer aux actions morales de sa vie, dans lesquelles il lui est loisible de choisir entre un acte vertueux, & un acte vicieux, même entre deux actes honnêtes, où il n'est question que de prendre un parti, plus ou moins utile. Ces sortes d'actes sont absolument séparés de la nature, parce qu'ils dépendent uniquement des opérations de l'ame, qui sont toutes spirituelles. L'homme, ou plutôt son ame, est absolument hors de la nature; il n'y a que son corps qui ait une liaison avec les êtres qui sont dans la nature. Il n'en a d'autre que celle que leurs influences lui procurent par la production des fruits & des nourritures, que le Créateur a ordonné à ces êtres de fournir à l'homme pour sa substance matérielle.

Il paroît que cette liberté, que l'Auteur

traite de ſyſtême, gêne furieuſement le ſien. Il affecte de jetter dans ſon aſſertion une obſcurité qui ne réſout pas la queſtion. Il devoit s'expliquer plus clairement. Qu'entend-il lorſqu'il dit [*t.* 1, *ch.* 11, *p.* 220.] *que c'eſt pour juſtifier la Divinité du mal qui ſe fait dans le monde, qu'on a imaginé le ſyſtême de la liberté?*

D'ailleurs il y a une contradiction manifeſte dans le ſyſtême de l'Auteur; car, malgré cette liberté qu'il nous refuſe, il ſuppoſe néanmoins que les cauſes morales peuvent agir ſur la volonté de l'homme. *Les loix, les peines, les récompenſes*, dit-il, *ſervent ſouvent à déterminer l'homme dans l'embarras du choix.*

Cette aſſertion eſt pour moi une preuve que l'homme jouit de ſa liberté; car s'il ſe trouve quelquefois dans l'embarras du choix, & s'il a beſoin d'une cauſe particuliere pour le déterminer, il a donc la liberté de faire ce choix. J'adminiſtrerai encore à l'Auteur une autre preuve, que je crois concluante.

J'imagine qu'il a quelque connoiſſance de l'hiſtoire de l'établiſſement du Chriſtianiſme. Je lui demande donc, ſi les Chrétiens de la primitive Egliſe, qui couroient au martyre, & qui ſacrifioient leur vie pour le ſoutien de la Religion

Religion qu'ils professoient, avoient la jouissance de leur liberté, lorsqu'ils voyoient d'un côté les récompenses, & de l'autre les tourmens, pour les engager à renoncer à leur foi? Il y en eut qui la quittèrent; mais le plus grand nombre préféra de souffrir la mort. Etoit-ce par un effet de leur liberté que les uns & les autres prenoient des partis différens? Lorsque Calvin fit brûler à Genève Servet pour avoir nié la Trinité, celui-ci jouissoit-il de sa liberté, lorsqu'il préféra la mort à la rétractation qu'on vouloit exiger de lui de son erreur? Après ces exemples, & tant d'autres que je pourrois citer, je persisterai dans la persuasion où je suis que l'homme jouit de toute sa liberté. Tels sont *les moments* que l'Auteur demande qu'on lui cite, *pour lui prouver que l'homme est véritablement libre.*

L'Auteur, pour soutenir son système contre la liberté, la remplace par le fatalisme. *Il entend*, [dit-il tom. 1, p. 222,] *par fatalité l'ordre éternel, immuable, nécessaire, établi dans la nature. Toutes nos actions sont soumises*, dit-il, *à cette fatalité.*

Comme l'Auteur ne nous explique pas ce que c'est que cette fatalité, qu'aucun homme

raiſonnable ne peut admettre, j'abandonnerai cette aſſertion à ſon obſcurité ; mais je relèverai ce qu'il dit [*ch.* 9, *p.* 135.] *Le deſir du bonheur actuel eſt le ſeul mobile des actions de l'homme.*

Lorſqu'il dit *le bonheur actuel*, on voit bien qu'il veut faire renoncer l'homme aux récompenſes de la vie future, & le débarraſſer de la crainte des peines.

La vertu, [dit-il enſuite p. 135,] *n'eſt autre choſe que ce qui eſt conſtamment utile; le vice eſt tout ce qui eſt nuiſible. L'homme ne peut agir que pour ſon intérêt. Il eſt injuſte de demander à un homme d'être vertueux, s'il ne peut l'être ſans être malheureux. Dès que le vice le rend heureux, il doit aimer le vice. Tout dépend de l'opinion, & ce principe doit être la baſe de la morale.*

Je répondrai à l'Auteur que le véritable & ſeul bonheur conſiſte dans la pratique de la vertu ſoutenue par l'eſpoir des récompenſes. Comme il n'y a que ceux qui la pratiquent exactement qui puiſſent en bien parler, je garderai le ſilence.

Si la propoſition de l'Auteur, que je viens de citer, *que dès que le vice rend l'homme heureux, il doit aimer le vice*, étoit vraie, à quelles

horreurs la Société ne feroit-elle pas expofée? Un homme pauvre imaginera qu'il a befoin d'une fomme d'argent pour le rendre heureux; il ira le poignard à la main l'arracher à un homme riche. Les criminels que la Juftice fait punir tous les jours, ne font que trop imbus de cette pernicieufe maxime: & encore combien de crimes reftent-ils impunis, malgré la vigilance & la févérité des Magiftrats? Les fcélérats porteront même leur audace plus loin, lorfqu'ils auront appris comme on a la hardieffe de le débiter, [*ch.* 13, *p.* 273,] *que l'immortalité de l'ame eft une chimere, & que tout meurt avec le corps.*

Je ne m'arrêterai pas à prouver l'immortalité de l'ame, elle eft trop bien établie, non-feulement parmi ceux qui profeffent la Religion Chrétienne; mais chez les Mahométans, chez les Indiens idolâtres, & chez les autres nations de l'univers qui profeffent une Religion quelconque; & je crois l'avoir affez démontré par ce que j'ai dit ci-devant.



DU DOGME D'UNE VIE FUTURE.

Si l'Auteur du Syſtême de la nature a la hardieſſe de dire, [*ch.* 13 ; *p.* 273,] *que le dogme inſenſé d'une vie future empêche les hommes de s'occuper de leur vrai bonheur*, c'eſt qu'il n'a jamais ſu en quoi conſiſtoit ce vrai bonheur. Si les anciens Philoſophes, (car je ne parle pas des Philoſophes Chrétiens) par la force de leurs méditations avoient connu la vérité de ce dogme, malgré l'ignorance où ils étoient de la véritable Divinité, quels reproches n'eſt-on pas en droit de faire à l'Auteur, qui pour ſoutenir le ſentiment d'un Philoſophe qui nioit la Divinité, & mettoit le ſouverain bien dans la volupté, nous débite des maximes démenties par des peuples, autres que ceux qui profeſſent la Religion Chrétienne, par les Mahométans & les Indiens idolâtres qui croient le dogme d'une vie future ? La maxime que l'Auteur vient d'annoncer, le conduit à la louange du *ſuicide*, & à exhorter ceux qui éprouvent des malheurs à ſe ſervir de cette voie pour s'y ſouſtraire.

DU SUICIDE.

La nature, [dit l'Auteur, tom. 1, p. 302,] *commande à l'homme le ſuicide. La honte ou l'indigence, la perfidie de ſes amis, l'infidélité de ſa femme, l'ingratitude de ſes enfans, une paſſion impoſſible à ſatisfaire, le chagrin, le remords, tout devient pour lui un motif légitime de renoncer à la vie. Un fer eſt le ſeul ami conſolateur qui reſte au malheureux.*

L'Auteur ne ſeroit pas de ce ſentiment s'il avoit bien réfléchi ſur la nature d'une partie de ces malheurs, que nous nous ſommes ſouvent attirés par notre faute. C'eſt par nos débauches, notre prodigalité, & nos folles dépenſes, que nous tombons dans l'indigence. Si nous avons des amis perfides, c'eſt que nous avons donné trop légerement notre confiance & notre amitié à des hommes pervers, dont nous n'avons pas aſſez ſondé la droiture du cœur & des ſentimens. Si une femme devient infidele, c'eſt à nous à examiner ſi nous n'y avons pas donné lieu par le peu d'égards & de conſidération que nous avons eu pour elle. La Bruyere a dit quelque part qu'il y avoit un

grand nombre d'hommes qui étoient cause que leurs femmes avoient tort. L'ingratitude des enfans est un malheur; mais prenons garde, si nous n'y avons pas contribué par le peu d'éducation qu'ils ont reçue, & les mauvais exemples que nous leur avons donnés. Je suis surpris que l'Auteur mette au rang des malheurs une passion impossible à satisfaire : pourquoi les hommes s'abandonnent-ils à des passions bisarres, ridicules & vicieuses.

Il est vrai qu'il y a d'autres malheurs auxquels nous sommes exposés, & dont nous ne sommes pas la cause; mais il n'y a que le défaut de courage & de constance à les supporter, ou la folie qui puisse nous conduire à de pareilles extrémités. Les Philosophes Payens croyoient que le suicide étoit un crime. Avant le fameux Caton d'Utique, qui se donna la mort avec assez de cérémonie pour faire croire qu'il regrettoit la vie, le suicide étoit si rare qu'on peut le regarder comme inconnu; & pour délasser mes lecteurs, je raporterai le trait suivant du dernier instant de la vie de ce Romain qui se tua par une suite de l'orgueil stoïque dont il étoit pénétré, & pour n'avoir pas l'obligation de sa vie à César qui desiroit ardament de la lui conserver.

Après la victoire remportée par César à Pharsale, qui l'avoit rendu maître de l'Empire Romain, le reste des partisans de Pompée s'étoit retiré en Afrique. Juba, Roi de Mauritanie, les avoit recueillis, & soutenoit leur parti avec toutes les forces de son Royaume; mais la victoire remportée par César sur Juba, Scipion, Labienus, & les autres citoyens refugiés, les ayant dissipés, il fit marcher son armée vers la ville d'Utique, la plus forte place de l'Afrique, dans laquelle Caton commandoit. Lorsqu'il eut appris la défaite de Juba, de Scipion, & de Labienus, & qu'il fut informé que César s'approchoit en diligence pour l'assiéger, il vit bien qu'il ne pourroit se défendre contre une armée victorieuse dans une ville dont il avoit maltraité les habitans. Il prit des mesures pour mettre en sûreté les citoyens Romains qui étoient avec lui. Il donna les vaisseaux qui étoient dans le port à ceux qui voulurent quitter l'Afrique; il distribua son argent & les deniers publics à un corps de cavalerie échappé de la défaite, qui vouloit piller la ville, & l'en fit sortir. Il mit ordre à ses affaires domestiques; & après avoir recommandé son fils à Lucius César,

auquel il remit le gouvernement de la ville ; il ſe donna la mort.

Le récit que les Hiſtoriens nous ont fait de ce dernier inſtant de la vie de Caton, doit le faire regarder comme un homme fort extraordinaire. Sa mort eſt un mêlange biſarre de juſtice, de fermeté, de férocité, d'orgueil, & de foibleſſe. Avant de mourir, il pourvoit à la ſûreté des citoyens Romains qui pouvoient appréhender la colere du vainqueur ; il empêche le pillage d'une ville dont il pouvoit punir l'affection qu'elle avoit pour Céſar. Il exhorte ſon fils à implorer ſa clémence ; il paſſe une partie de la nuit à lire l'Ouvrage de Platon ſur l'immortalité de l'ame. Lorſqu'il s'apperçoit qu'on lui a ôté ſon épée, il frémit de colere ; il appelle à grands cris ſes domeſtiques. Il donne à celui qui ſe préſente le premier un ſi violent coup-de-poing, qu'il lui meurtrit le viſage, & ſe bleſſe lui-même à la main. Lorſqu'on lui a rendu ſon épée, il devient tranquille. Il continue de lire l'Ouvrage de Platon ; enſuite il s'endort ſi profondément, qu'on l'entend ronfler de la chambre voiſine. Il ſe réveille au commencement du jour ; il prend ſon épée : mais ſoit que la nature, qui

s'intéresse malgré nous à notre conservation, eût réveillé dans son cœur la crainte de la mort, sa main tremblante le frappe au-dessous de la poitrine; il se fait une large blessure, qui n'est cependant pas mortelle, & il tombe à la renverse de douleur ou d'effroi. Au bruit qu'il fait ses domestiques accourent ; on le trouve sans connoissance nageant dans son sang, & ses intestins répandus. Après quelques momens, il revient à lui, il voit tout le monde empressé à lui donner du secours; il devient furieux; il déchire lui-même ses entrailles, & il expire en présence de son fils & de ses amis.

Le Traité de l'immortalité de l'ame, que Caton venoit de lire, n'étoit pas un ouvrage capable de l'exciter à prendre un parti si violent, puisqu'il prouve qu'il n'est pas permis de se donner la mort. » Un Philosophe, dit » Platon, ne se tuera jamais lui-même ; cette » action n'est pas permise même à ceux à qui » la mort seroit plus utile que la vie. Dieu » nous a mis dans cette vie comme dans un » poste que nous ne devons jamais quitter sans » son ordre. (1)

(1) Traduction de M. Dacier.

Ciceron, dans ses Questions Tusculanes, Livre 1, section 30, pense qu'il n'est pas permis de se donner la mort. » Le Dieu, dit-il, » qui nous parle en souverain dans le fond de » notre cœur, nous défend de quitter la vie » sans son ordre. Un homme sage ne doit ja- » mais rompre les liens qui nous attachent à » la vie, & les loix le défendent ».

Les anciens Philosophes, qui ignoroient la véritable essence de la Divinité, avoient cependant reconnu qu'il y en avoit une qui récompensoit les vertus, & punissoit les vices; pourquoi ils avoient imaginé les champs Elisées & le Tartare. Virgile, qu'on peut regarder comme un Philosophe, donne dans les enfers une espece de punition aux suicides. Il ne les met pas dans les champs Elisées, mais dans un lieu séparé, où ils pleurent la faute qu'ils ont faite d'avoir abandonné la vie.

Près delà, dit-il, sont ceux qui, sans être » coupables vaincus par le chagrin, ont attenté » à leurs jours, & dégoûtés d'une lumière im- » portune, ont chassé leurs ames de leurs corps. » O ! qu'ils voudroient maintenant souffrir en- » core sur la terre la pauvreté, & essuyer les » plus pénibles travaux ».

Proxima deinde tenent mœsti loca, qui sibi letum
Insontes peperere manu lucemque perosi
Projecere animas. Quam vellent æthere in alto,
Nunc & pauperiem, & duros perferre labores! (1)

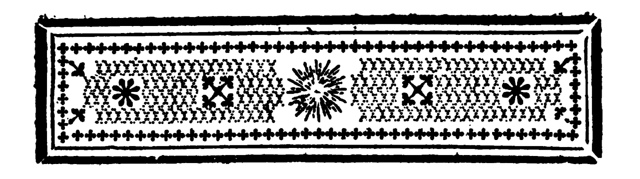
Virgile faisoit ces vers dans un temps où le suicide étoit venu à la mode chez les Romains. Marc-Antoine & Cléopâtre, la femme de Caton, Brutus & Cassius, tous les meurtriers de César, & un grand nombre d'autres s'étoient donné la mort, dans la crainte de tomber entre les mains de leurs ennemis, ou d'être punis des crimes qu'ils avoient commis.

Je ne parlerai point en cet endroit de l'article dans lequel l'Auteur parle des droits de la Souveraineté, ni de celui où il traite de la Société; comme ils demandent une plus longue discussion, je me réserve de la faire à la fin de cet Ouvrage.

---

(1) Æneid. lib. VI, v. 434.





SECONDE PARTIE.



DES NOTIONS DE LA DIVINITÉ.

IL paroît que l'Auteur s'eſt propoſé de diſcuter dans cette ſeconde partie de ſon Ouvrage [*t.* II, *ch.* I, *p.* II.] l'origine, les dogmes, les preuves & les effets de la Divinité & de la Religion. Je n'entrerai point avec lui dans une diſpute réglée ſur le fond de ces matieres; je ne ſuis ni Théologien ni Philoſophe; je tâcherai ſeulement de relever quelques abſurdités qui m'ont frappé, & d'en faire voir, ſi je puis, la fauſſeté.

Les Ecritures & la Tradition ſont le fond de ma croyance; j'y ai une entiere foi, & elles ſeront toujours la regle de ma conduite.

Je ſais bien que l'Auteur du ſyſtême de la nature & les nouveaux Philoſophes les rejettent; mais c'eſt qu'ils n'ont jamais voulu s'inſtruire

de leur autenticité. Moyſe, le plus grand Philoſophe qui ait jamais exiſté, conduit par la main de Dieu, a écrit le Pentateuque, ou les cinq Livres de la Loi (1). Il y avoit parmi les deſcendans d'Abraham une Tradition certaine & conſtante, qui s'étoit conſervée, depuis Adam juſqu'à Moyſe. Il ne fut pas obligé de l'aller chercher bien loin. Il vint au monde cent ans après la mort de Jacob. L'ayeul de Moyſe, & les vieillards de ſon temps, avoient pu converſer avec ce Patriarche. La mémoire de Joſeph, & des merveilles que Dieu avoit opérées par ce grand Miniſtre des Rois d'Egypte, étoit encore récente. La vie de cinq ou ſix hommes, qui étoit ſi longue dans ces temps-là, remontoit juſqu'à Noé, qui avoit vu du moins les peres des trois ou quatre dernieres générations d'Adam; (2) car on n'en compte que huit, depuis Adam juſqu'à Noé, & neuf, depuis Noé juſqu'à Abraham. Ils touchoient, pour ainſi dire, à l'origine des choſes. Ainſi les Traditions anciennes du genre humain

---

(1) La Geneſe, l'Exode, le Lévitique, les Nombres, & le Deuteronome.

(2) Geneſ. ch. 9, v. 28.

n'étoient pas difficiles à recueillir. La connoiſſance du vrai Dieu, de la création, du déluge n'avoit ſouffert aucune altération dans l'eſprit des enfans de Noé, dont Abraham deſcendoit en ligne directe. Mais lorſqu'ils ſe furent conſidérablement multipliés, & qu'ils eurent été obligés, lors de la confuſion des langues, d'aller s'établir dans d'autres contrées, ce fut alors que commença l'idolatrie, & que la connoiſſance du vrai Dieu fut altérée; mais elle ſe conſerva toujours parmi les neuf générations que l'on compte en ligne directe, depuis Noé juſqu'à Abraham, & ſucceſſivement, depuis Abraham juſqu'à Moyſe; & ce fut pour la perpétuer, que ce Légiſlateur en écrivit l'Hiſtoire par ordre de Dieu, qui lui dicta en même-temps les loix qui ſervent encore aujourd'hui de modele à celles des autres nations.

Les cinq Livres de Moyſe étoient entre les mains de tous les Juifs. On les liſoit dans les familles les jours de Sabath; & enfin cette fameuſe traduction des Septantes que Ptolomée Philadelphe, Roi d'Egypte, en avoit fait faire en grec, les avoit répandues chez tous les peuples policés. C'eſt ainſi qu'elles ſont parvenues juſqu'à nous, ſans que leur authenticité

ait été contestée, si ce n'est par quelques Hérétiques.

L'Auteur, après avoir parlé des différentes Divinités adorées par les nations de l'univers, dit, [*tom.* 2, *ch.* 11, *p.* 50,] *ces Dieux furent par-tout dissolus, cruels, ils ressemblent à ces tyrans effrénés qui se jouent impunément de leurs sujets malheureux.*

Heureusement ces Dieux, n'ayant jamais existé que dans le cerveau des Poëtes, ils n'ont pas fait grand mal à l'humanité : ainsi toutes ces qualifications tombant dans l'absurdité, je les y laisserai.

Mais, poursuit l'Auteur, *c'est un Dieu de cet affreux caractere, que même aujourd'hui l'on nous fait adorer. Le Dieu des Chrétiens nous punit dans ce monde, & nous punira dans l'autre des fautes, dont la nature qu'il nous a donnée, nous a rendu susceptibles.*

Est-il possible qu'un mortel puisse avoir la hardiesse de proférer de si horribles blasphêmes contre la Divinité? Ce que l'on peut conclure d'un pareille assertion, c'est que notre nouveau Philosophe regarde Dieu comme l'Auteur du mal, & qu'il nous punit des fautes *qu'il nous a mis dans la nécessité de commettre.*

Si

Si nous éprouvons des malheurs, & si nous sommes punis même en ce monde des fautes que nous commettons, nous ne devons nous en prendre qu'à l'abus que nous faisons de la liberté que le Créateur a bien voulu nous donner pour nous faire pratiquer la vertu, & mériter les récompenses qu'il nous a promises.

Regardons ce qui se passe autour de nous; voyons nos égaux qui sont malheureux par leur propre faute, & qui reçoivent dès cette vie même la punition de leurs crimes. C'est un ambitieux qui par ses cabales a voulu s'élever au-dessus de ses égaux, & qui a été renversé dans la poussiere. C'est un prodigue qui par ses dépenses folles a dissipé ses biens, & se trouve réduit à la plus affreuse indigence. C'est un scélérat, qui après avoir volé & assassiné sur les grands chemins, expire au milieu des tourmens sur une roue. C'est un avare accablé sous des monceaux d'or, qui éprouve les effets de la pauvreté au milieu des richesses. C'est un débauché qui dans la fleur de son âge est couvert de toutes les infirmités de la vieillesse, & tant d'autres malheureux qui ne le sont que par leur faute: & l'on voudra ensuite accuser Dieu de leurs malheurs!

Je demanderai encore à l'Auteur sur quels fondemens, & d'après quels principes il vient nous dire hardiment, [*tom.* 2, *ch.* 1, *p.* 11,] *que ce fut dans le sein de l'ignorance, des allarmes, & des calamités que les hommes ont toujours puisé leurs premieres notions de la Divinité.*

L'Auteur devroit bien au moins nous donner quelques preuves de ce qu'il avance. Quel est donc l'oracle qui lui a révélé ces mysteres? C'est un Philosophe qui nie la Divinité, & qui met la vertu & le souverain bien dans la volupté. C'est Epicure, dont les sentimens ont été méprisés par tous les hommes raisonnables de son temps, & par tous ceux qui l'ont suivi, & n'a été approuvé que par ceux, qui comme lui, se sont livrés à la débauche & au déréglement des mœurs.

La premiere idée de ce systême n'a été forgée par Epicure qu'environ 3660 ans après la création du monde, & 340 ans avant Jesus-Christ, dans un temps où les Socrates, les Platons, les Aristotes, & leurs sectateurs faisoient admirer la solidité de leur Philosophie, & des vertus qu'ils enseignoient : dans un temps où toutes les nations reconnoissoient des Divinités supérieures, auxquelles elles attribuoient

une puissance absolue sur tous les êtres qui composoient l'univers. Les traits dont elles peignoient leur Jupiter, auquel elles accordoient le premier rang sur leurs autres Dieux, étoient pour ainsi dire, dignes de la Divinité. Il est vrai que son culte & les attributs qu'elles lui donnoient étoient variés suivant le caractere des peuples qui l'adoroient; mais il n'y en avoit aucuns qui niassent absolument la Divinité. Epicure, lorsqu'il parut, étoit-il donc le seul sur la terre qui en eût une véritable notion? tous les autres humains étoient-ils donc des ignorans? Il est vrai que les Juifs étoient les seuls qui adorassent le vrai Dieu, & que les autres nations étoient idolâtres; mais elles adoroient du moins des Divinités, preuve évidente de la persuasion où elles étoient qu'il en devoit exister une. L'Auteur peut-il imaginer que nous préférerons les sentimens d'Epicure, non-seulement aux Philosophes de son temps, mais encore à Moyse, à Salomon, aux Prophétes, aux Ecritures qu'ils nous ont laissées, & à l'Evangile?

Le dogme de la Divinité est trop profondément gravé dans nos cœurs pour souffrir la moindre altération. Outre le sentiment unanime

de toute la terre, il eſt encore ſoutenu parmi nous, par la vérité de la Religion Chrétienne, & par les vertus dont elle nous enſeigne la pratique. Je ne chercherai donc pas d'autres preuves pour prouver ce que j'avance. Je rapporterai cependant à notre Auteur un paſſage de l'Ouvrage d'un Philoſophe moderne, qui me paroît penſer fort ſenſément, au moins dans quelques endroits de ſon Ouvrage, ſur la Divinité, ſur les Ecritures, & ſur l'Evangile. Il s'exprime ainſi :

» La majeſté des Ecritures m'étonne; la ſain-
» teté de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez
» les Livres des Philoſophes avec toute leur
» pompe, qu'ils ſont petits près de celui-là!
» Se pourroit-il qu'un Livre ſi ſublime & ſi
» ſimple fût l'ouvrage des hommes? Se peut-il
» que celui dont il fait l'hiſtoire, ſoit un
» homme lui-même? «

Effectivement lorſqu'on médite ſérieuſement ſur ce grand Livre, & ſur les vérités qu'il enſeigne, on ſe ſent pénétré juſqu'au fonds du cœur. Ses préceptes, qui ſont de la plus ſublime ſageſſe, confondent l'orgueil de l'eſprit humain, & nous donnent en même-temps les véritables régles pour nous conduire dans la

société. » Mon joug est doux, dit Jesus-Christ, » & mon fardeau léger à porter. Pardonnez à » vos ennemis, & leur rendez le bien pour le » mal. Soyez doux, humbles, miséricordieux, » pacifiques; soyez charitables envers les pau- » vres. Avant d'ôter la paille qui est dans l'œil » de votre voisin, ôtez la poutre qui est dans » le vôtre. «

Enfin il ne fait point de dissertation sur ce que c'est que le bonheur ou le malheur; mais il promet la vie éternelle à ceux qui marcheront dans les sentiers de la vertu. Les anciens Philosophes nous ont-ils jamais proposé de si grandes vérités, & une morale aussi pure & aussi sublime.

RÉFUTATION de quelques autres passages du Livre du Systême de la nature.

Si la crainte & le malheur ont introduit les Dieux dans l'univers, la superstition fut la source de toutes les Religions.

L'Auteur a eu raison de se servir de la préposition *si;* car nous nions formellement que la crainte & les malheurs aient introduit les Dieux dans l'univers, ou plutôt la Divinité

qui y est adorée depuis la création du monde. Nous convenons encore moins que la superstition ait été la source de toutes les Religions. Qui dit tout, n'excepte rien. Elle peut bien en avoir été la suite par les fausses idées que des peuples ignorans ont eu des Religions, & par les ridicules cérémonies qu'ils y ont introduites; mais cela ne peut regarder que les Religions du Paganisme : car il seroit de toute absurdité de dire que la superstition a été la source des Religions Juive & Chrétienne.

La Religion Chrétienne elle-même, dit l'Auteur, *n'a jamais connu les vrais remedes contre les passions. Elle rend nos erreurs incurables, & les menaces qu'elle emploie ne tendent qu'à faire des fanatiques.*

Que l'Auteur nous indique donc quels sont les vrais remedes contre les passions; je n'en connois point d'autre que l'amour de la vertu. La Religion Chrétienne y joint ceux de l'instruction & de la persuasion, les promesses que Dieu a faites de récompenser les vertus, & les menaces de punir les vices. Lorsque ces remedes sont insuffisans, elle abandonne les hommes vicieux à leurs sens réprouvés.

Les hommes en tous pays ont adoré des Dieux

bisarres, injustes, sanguinaires, implacables; ces Dieux furent par-tout dissolus, cruels, partiaux, &c.

L'Auteur auroit dû dire que les hommes dont il parle ont adoré des Dieux qu'ils avoient forgés sur leur ressemblance, des hommes comme eux, qui avoient été sujets pendant leur vie aux défauts & aux vices que l'Auteur leur reproche, afin de pouvoir s'y livrer eux-mêmes avec impunité. Si les hommes ont adoré de pareilles Divinités, c'est une raison de plus pour nous affermir dans la Religion Chrétienne, qui nous fait adorer un Dieu qui est le principe de toutes les vertus, & la sagesse même.

C'est un Dieu de cet affreux caractere que même aujourd'hui l'on nous fait adorer. Le Dieu des Chrétiens nous punit dans ce monde, & nous punira dans l'autre des fautes dont la nature, qu'il nous a donnée, nous a rendus susceptibles.

Il n'est pas possible de proférer de plus horribles blasphêmes contre Jesus-Christ & contre la Religion Chrétienne, ni de raisonner avec plus d'inconséquence.

Si l'Auteur vouloit ouvrir l'Evangile, examiner la conduite de ce Dieu auquel il prête

un si affreux caractere, regarder la prodigieuse quantité de miracles qu'il fait, il verroit avec quelle clémence, quelle bonté, quelle douceur, quelle charité, il traite les Juifs. Il guérit un paralytique; il lui dit: *Confide fili mi, r mittuntur tibi peccata tua.* (1) Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis. Il délivre de la mort une femme surprise en adultere que les Juifs vouloient lapider; il leur dit simplement, *que celui d'entre vous qui est sans péché jette la premiere pierre.* Ils sont si frappés de ces paroles, qu'ils se retirent tous. Alors Jesus-Christ dit à la femme: *Où sont vos accusateurs, quelqu'un vous a-t-il condamné?* (2) *Non, Seigneur, aucun: je ne vous condamnerai pas aussi; allez, & ne péchez plus.* (3) Un voleur mis en croix à côté de Jesus-Christ est repentant de ses fautes, & lui dit: *Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous serez dans votre royaume:* Jesus-Christ lui répond: *En vérité, je vous le dis, vous serez aujourd'hui avec moi dans le paradis.* Jesus-Christ prêt à expirer au

(1) S. Matth. chap. 9, v. 2.
(2) S. Luc, chap. 23, v. 42.
(3) S. Jean, chap. 8, v. 3.

milieu des bourreaux, s'écrie : *Mon pere, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* L'Auteur reconnoîtroit dans cette conduite la Divinité, les vertus & la sagesse, qui sont le suprême caractere de cet Etre tout-puissant.

L'Auteur conclut l'article de la Religion par dire, *que l'Athéisme n'est point un systême dangereux pour la Société : que la morale naturelle, les loix, la politique, un gouvernement sage & l'éducation suffisent pour réprimer les passions.*

Il n'y a rien de si faux que cette assertion : nous avons continuellement devant les yeux l'exemple du contraire. La morale, les loix, la politique, l'éducation, sont insuffisantes pour réprimer les passions; puisque nous voyons les hommes se livrer, malgré elles, à toutes sortes de déréglemens. La sagesse du Gouvernement & la vigilance des Magistrats ne peuvent pas réprimer les passions; elles peuvent tout au plus en arrêter les funestes & dangereuses suites. Il est de la nécessité la plus absolue que les hommes soient persuadés qu'il y a un Dieu qui gouverne l'univers, avec cette sagesse que nous y voyons regner depuis sa création; que ce Dieu est rémunérateur des vertus & vengeur des crimes, & qu'il connoît ce qu'il y a

de plus caché dans le fond de nos cœurs. Les preuves de ces grandes vérités se trouvent établies dans les Ecritures, dans la Tradition, dans l'Histoire, dans les Ouvrages des Docteurs de l'Eglise, avec tant de solidité, qu'il n'est pas possible de se refuser à leur évidence. Les Athées ne nient la Divinité que pour avoir la liberté de se livrer sans scrupule à toutes leurs passions. D'où je conclus, que l'on doit savoir très-mauvais gré à ceux qui débitent de pareilles opinions, qui cherchent à les introduire dans les Etats, & que l'Athéisme est le dogme le plus dangereux qu'on ait pu jamais inventer contre la Société, & le plus contraire à toutes les loix divines & humaines. *Ne dites pas devant l'Ange du Seigneur, il n'y a pas de Providence; de crainte que Dieu, irrité de vos discours, ne détruise les ouvrages de vos mains.* (1)

(1) Ne dicas coram Angelo non est Providentia, ne forte iratus Deus contra sermones tuos, dissipet cuncta opera manum tuarum. *Eccles. c. 5, v. 5.*



EXTRAIT DE LA VIE D'EPICURE.

Comme c'eſt dans la Philoſophie d'Epicure que l'Auteur du Syſtême de la nature a puiſé les ſentimens & les maximes qu'il a développés dans ſon Ouvrage, j'ai cru que je ferois plaiſir à mes Lecteurs de leur faire connoître ici le caractère & la façon de penſer de ce Philoſophe, qui a toujours eu un grand nombre de ſectateurs, par la liberté qu'il a donné aux hommes de ſatisfaire toutes leurs paſſions, en mettant le ſouverain bien dans le plaiſir & la volupté.

Mon deſſein n'eſt pas de donner ici l'hiſtoire de la Philoſophie; tout ce que nous pourrions ſavoir de cette ſcience, avant qu'elle fût connue dans la Grece, a ſi peu de fondement, que je ne m'y arrêterai pas.

Je dirai ſeulement que de toutes les nations, les Grecs furent celle qui fit paroître plus de paſſion pour la recherche de la vérité. J'en excepterai cependant la nation Judaïque; mais elle ne s'attacha qu'à la Religion & à la Morale, qui ſont traitées avec tant de ſageſſe dans ſes Ecritures: car pour la Phyſique & les autres parties de la Philoſophie, elles les négligea entiérement.



La Philoſophie, dès ſon enfance, produiſit chez les Grecs de ſi grands génies, & fit paroître tant de raiſon, que ſes commencemens ſervirent de principes & même de modeles aux ſiecles ſuivans. Phytagore en Italie, Thalès, Socrate, Platon & Ariſtote en Grece, furent les premiers fondateurs de la Philoſophie. Ce fut par une étude longue & conſtante qu'on développa ce qu'il y avoit de plus caché dans la nature, & qu'on tira ce voile dont la Providence avoit couvert la plûpart de ſes ſecrets.

Socrate fut le premier qui traça le plan de la Dialectique & de la Morale, & qui donna des principes à la Phyſiqne : il fut ſuivi par Platon & par Ariſtote. Celui-ci, outre qu'il fut le plus grand Phyſicien de ſon temps, nous a donné la Morale la plus exacte, la plus réguliere & la plus complette de toutes les Morales payennes. Ils furent ſuivis par Anaximander, Anaxagoras, Héraclite, Hippocrate, Démocrite, Empédocle, qui ſe ſignalerent dans la Philoſophie.

Mais cette Philoſophie ne tarda pas à dégénérer de la nobleſſe de ſa naiſſance & de la pureté qu'elle avoit introduite dans ſes commencemens : elle fut bientôt ternie par la

multitude des sectes qui s'éleverent ensuite ; & qui eurent presque toutes des sentimens opposés. Elle s'abandonna à tous les égaremens dont l'esprit humain est capable ; car outre que l'école de Zénon, disciple de Platon, se trouva remplie de fausses vertus, & celle d'Epicure pleine de véritables vices, la Philosophie devint impie sous Diagoras, effrontée sous Diogene, intéressée sous Démocharès, voluptueuse sous Métrodorus, bouffone sous Ménippus, libertine sous Pirrhon, & enfin il n'y eut point de sottise ni d'extravagance, dit Cicéron, qui n'eût quelque Philosophe pour Auteur (1). Varron, un des plus savans Philosophes Romains de son temps, compte jusqu'à deux cens quatre-vingt-huit opinions différentes sur la seule question du souverain bien, comme l'assure St. Augustin, au Livre de la Cité de Dieu.

Epicure, qui vint quelque temps après Aristote, forma aussi une secte de Philosophes différente des autres. Il ne propose pour la fin

---

(1) Nihil tam absurde dici potest quod non dicatur ab aliquo Philosopho. *Cic. de Divinatione.*

de ſa Morale que le plaiſir tout pur. Epicure fut un fort habile homme, qui prit de grands détours pour aller à ſon but. Il fit le ſévere pour être écouté plus favorablement, & il mit à couvert ſes véritables ſentimens ſous une vie ſi frugale & ſous une conduite ſi ſage, que Cicéron, qui le blâme en bien des choſes, ne peut s'empêcher de l'en louer. Gaſſendi, Philoſophe François, fait une grande Apologie de l'opinion de ce Philoſophe, prétendant que le plaiſir dont il faiſoit ſa béatitude, n'étoit que la ſouveraine tranquillité de l'ame, jointe à une parfaite conſtitution du corps : mais les Stoïciens, Cicéron, Plutarque & les Peres de l'Egliſe en parlent tout autrement, & c'eſt un grand problême dans la Morale d'Epicure, que cette volupté dans laquelle il établiſſoit le ſouverain bien. Il parloit tantôt en Philoſophe d'un air grave, tantôt il parloit d'un ton radouci & en ſage débauché. C'étoit un voluptueux politique qui vouloit plaire aux délicats, ſans ſcandaliſer les ſéveres.

Il y avoit des ſecrets dans cette Ecole qu'on ne diſoit pas indifféremment à tout le monde. Il ne faiſoit mention que du plaiſir tout pur de l'ame, quand il parloit en public ; mais quand

il parloit à ses confidens aux heures privilégiées, il changeoit de langage. Voilà tout le mystere de cette admirable doctrine, dont les expressions étoient innocentes, & les sentimens criminels.

Les Philosophes, ses sectateurs, couvroient sous une sévérité apparente, une secréte indulgence pour eux-mêmes, & pour sauver leur conduite, ils ne trouvoient rien à redire à celle des autres; en quoi ils étoient fort habiles. Ce que Diogene Laerce raconte des galanteries d'Epicure, de ses maitresses, de sa délicatesse dans les plaisirs, & de la molesse dans ses sentimens, sont de suffisantes raisons pour rendre sa doctrine suspecte, & même méprisable, comme elle l'a toujours été parmi les personnes raisonnables.

Il y a tant d'énormité dans la hardiesse de la doctrine d'Epicure de combattre la Divinité & la Religion, qu'on ne peut la soutenir; & Plutarque prétend qu'Epicure ôte un plus grand plaisir à l'homme en lui ôtant la Religion, qu'en lui laissant tous ses plaisirs (1).

(1) Plutarque contre Epicure.

C'eſt par une ſuite de ce ſyſtême qu'Epicure nie la Providence, qu'il prétend que le monde n'a pas été créé, & qu'il eſt éternel. Je ne dirai rien contre cette opinion ; la diſſertation meneroit trop loin, & je ne ſuis pas aſſez ſavant pour la faire. Je penſe qu'il n'y a aucune perſonne ſenſée qui puiſſe l'approuver. Si quelqu'un étoit aſſez déraiſonnable pour l'admettre, je le renverrois à Gaſſendi, Philoſophe Chrétien de nos jours, qui a été le reſtaurateur de la Phyſique d'Epicure, & qui avoue la création des atômes, que celui-ci rejette.

Lorſqu'Epicure a nié la Providence, il s'eſt bien gardé de donner aux Dieux que l'on adoroit de ſon temps les indécentes qualifications que l'Auteur du Syſtême de la nature donne à la Divinité. Il vivoit dans un temps où la délicateſſe du peuple d'Athènes, qui ſe choquoit de tout, auroit pu le traiter comme Socrate, qu'il fit mourir. Il n'auroit pas oſé vomir contre les Souverains de ſon temps les invectives atroces, & les ſatyres dont l'Auteur ſouille ſes écrits, ni prêcher aux Athéniens les maximes ſéditieuſes que l'Auteur débite ; Philippe, Roi de Macédoine, qui avoit ſubjugué les Athéniens, auroit pu l'en faire repentir : auſſi

Epicure

Epicure étoit-il trop ſage pour tomber dans de pareils écarts, qui auroient troublé la tranquillité publique, celle de ſon ame, & la jouiſſance de ſes plaiſirs. D'ailleurs, il ne ſe fit aucuns ennemis, parce qu'il ne critiqua jamais les autres ſectes, dont il regardoit les maximes & les ſentimens comme des opinions probables; outre cela, il avoit l'air modeſte, & afin de ſe défaire de l'arrogance philoſophique, il opinoit ſouvent pour l'ignorance contre les Savans.

Cependant, ſi les ſectateurs d'Epicure lui ont prodigué les plus grandes louanges, les Philoſophes, véritablement vertueux, avoient bien du mépris pour lui. Cicéron, que je regarde comme le plus grand Philoſophe d'entre les Romains, ne tarit point lorſqu'il eſt queſtion de ſe moquer des Epicuriens. Ses écrits brillent par-tout par les railleries qu'il lance perpétuellement contr'eux. Il n'épargne pas même ſon bon ami Pomponius Atticus, qui étoit de cette ſecte. Effectivement je vois par les reproches qu'on leur a faits, que cette maxime, qui faiſoit le fondement de leur Philoſophie, que la volupté étoit le ſouverain bien, leur faiſoit rapporter toutes leurs actions à ſe

ſatisfaire eux-mêmes, & qu'ils étoient indifférens ſur tout ce qui ne les touchoit pas perſonnellement ; auſſi ne ſe mêloient-ils jamais des affaires publiques, & n'entroient jamais dans les magiſtratures. Ils auroient été punis ſuivant une loi de Solon, qui condamnoit à mort un citoyen, qui, dans une ſédition, n'auroit pris aucun parti. Il faut voir dans l'Abbé de S. Réal, un des meilleurs Ecrivains de notre temps, le portrait qu'il fait d'Atticus, Epicurien décidé ; c'eſt un très-beau morceau, qui n'eſt pas à ſon avantage, ni à celui des Epicuriens.

Après ce que je viens de rapporter, je crois qu'on peut conclure que l'Auteur du Syſtême de la nature a furieuſement outré le ſyſtême d'Epicure. Comme c'eſt de la licence des ſentimens que vient celle des mœurs, quels déſordres ne doit pas produire cette opinion, *que la volupté, jointe à l'Athéïſme, eſt le ſouverain bien* ? Quelle barriere pourra-t-on oppoſer pour retenir l'eſprit dans ſes véritables bornes ? La Religion, la coutume, l'éducation, les peines & les récompenſes ſont des conſidérations qui devroient lui ſervir de frein. On ne ſauroit donc proſcrire avec trop de rigueur de pareils

écrits; c'eſt ce qui rend les loix néceſſaires : car lorſque la Religion n'eſt pas aſſez forte, l'autorité civile doit régler les ſentimens des hommes, dont l'eſprit eſt naturellement emporté.

De la Société et des droits du Souverain.

Je terminerai cet Ouvrage, Monſieur, comme je vous l'ai promis, par quelques réflexions ſur deux articles qui méritent d'être relevés, dans leſquels l'Auteur a traité de la Société, & des droits de la Souveraineté.

Je ne rapporterai point les maximes ſéditieuſes & les ſatyres, que l'Auteur lance contre les Souverains. Je dirai ſeulement qu'il m'a paru que le deſſein de l'Auteur, qui eſt Anglois, ou qui a puiſé ſes ſentimens dans les écrits de cette nation, ſeroit de donner aux Sociétés, ou plutôt aux peuples la liberté de changer la conſtitution des Etats Monarchiques pour les mettre en Républiques, ſur le moindre prétexte qu'ils pourroient avoir de ſe plaindre des Princes qui les gouvernent.

L'homme, dit notre Auteur, [ch. 1, p. 7,] *a toujours ignoré le but & l'aſſociation du gou-*

vernement ; il s'est soumis sans réserve à des hommes comme lui.... Ceux-ci ont profité de son erreur pour l'asservir, le corrompre, & le rendre victime misérable.

Où l'Auteur peut-il avoir pris cette assertion ? Il faut ignorer l'histoire du genre humain pour s'exprimer dans ces termes.

Il ne sait pas que le modele de la royauté est pris dans la puissance paternelle. Il est tout naturel de penser qu'après la création, Dieu ayant ordonné au premier homme de croître & de multiplier ; & cet homme ayant engendré plusieurs enfans, il devoit naturellement les conduire & les gouverner, du moins dans leurs premieres années. Il leur donnoit la nourriture & l'éducation. C'étoit lui qui gouvernoit leur foible raison, en attendant qu'elle fût entierement développée. Il les accoutumoit dès l'enfance à avoir pour lui du respect & de la soumission. Comme ils étoient persuadés qu'ils tenoient tout de lui, ils le regardoient comme leur conducteur & leur maître. On peut donc croire que les peres & les chefs des familles ont été les premiers Rois.

Lorsque la population est devenue si nombreuse que les peuples ont été obligés de chercher

de nouveaux climats, ils se sont mis en société, ils ont bâti des villes; & ceux qui semblables aux peres de familles avoient plus de sagesse, de vertu & d'expérience, ont eu la principale autorité. Nous voyons dès le temps d'Abraham des Royaumes déja considérables. Lui-même est un Roi dans sa famille. Il n'a pas besoin de tenir un conseil pour aller retirer Lot son neveu des mains de ces Rois qui l'avoient enlevé avec ses biens. C'est avec trois cens hommes, pris dans sa famille, qu'il les délivre. (1) Ce Patriarche est seul la tige de trois différens peuples sortis de ses trois enfans, Isaac, Esaü & Ismael, (2) dont eux & leurs descendans furent les Rois, sans qu'aucune nation ait pensé à se soustraire à cette autorité légitime, si ce n'est quelques Républiques qui n'ont pas duré long-temps. Celle de Rome n'a subsisté qu'environ 460 ans. Les Egyptiens, les Juifs, les Assyriens, les Medes, les Perses, & tant d'autres, ont subsisté sans qu'aucun de ces peuples ait jamais reproché

(1) Genese, ch. 14.

(2) Les Juifs, les Iduméens, & les Ismaélites ou Arabes.

à son Roi, comme fait notre Auteur, *qu'il avoit profité de son erreur pour l'assujettir, le corrompre, le rendre victime misérable.* Que l'Auteur nous prouve son assertion, qu'il nous rapporte des faits incontestables qui nous démontrent que les Rois ont rendu leurs peuples misérables, sinon je le regarderai comme un homme qui cherche à nous en imposer.

Je voudrois demander à l'Auteur ce qu'il entend par le *mot Société.* Est-ce tout un peuple sans exception, réuni sous un même gouvernement? Il est vrai que tous les individus de ce peuple composent ce que l'on peut appeller généralement *Société*, parce qu'ils partagent avec elle tous les avantages qui y sont attachés, & que chacun y contribue par les différentes occupations qu'il y exerce.

Mais, à proprement parler, la Société d'un Etat est composée des différentes professions qu'il renferme.

1°. C'est le Roi qui a la suprême autorité, & qui ne reconnoît personne au-dessus de lui que la Divinité, de laquelle il tient sa puissance, que la Providence n'a pas voulu confier à tout un peuple pour éviter la confusion.

2°. La Société est composée de ceux auxquels

Dieu a donné plus de ſageſſe, d'intelligence & de raiſon, & départi plus de biens qu'aux autres, pour aider les Rois dans l'adminiſtration de leurs Etats, parce qu'ils ne peuvent pas entrer dans tous les détails du gouvernement. Le Prince partage, pour ainſi dire, avec eux ſon autorité. Les uns ſont ſes principaux Miniſtres, les autres commandent ſes armées; il confie à des Magiſtrats l'adminiſtration de la Juſtice. Tous ces hommes ſont reſponſables des parties d'adminiſtration qui leur ſont confiées, & dont ils rendent compte au Roi.

3°. Enfin la Société eſt compoſée des négocians, des laboureurs, des artiſans, & du bas-peuple. Dieu a voulu mettre entre toutes ces conditions cette inégalité néceſſaire, ſans laquelle aucun état ne pourroit ſubſiſter; parce que toutes ces conditions contribuent chacune ſuivant ſes facultés & par ſes travaux au ſoutien de la Société.

Telle eſt donc, à ce que je crois, la véritable définition de la Société.

Mais, dit notre Auteur, *tout Gouvernement n'empruntant ſon pouvoir que de la Société, & n'étant établi que pour ſon bien, il eſt évident*

qu'elle peut révoquer son pouvoir quand son intérêt l'exige, changer la forme de son Gouvernement, étendre ou limiter le pouvoir qu'elle a donné à ses chefs, sur lesquels elle conserve toujours une autorité suprême.

Cette prétendue évidence n'est pas certaine. Si la définition que je viens de donner de la Société est véritable, c'est elle qui contribue de concert avec son chef, à l'administration & au bon ordre de l'Etat. Si le contraire arrivoit, la Société ne pourroit s'en prendre qu'à elle même en convenant de ses erreurs.

A l'égard de changer la forme de son Gouvernement, il n'est pas vrai que la Société en ait le pouvoir. Ce n'est pas elle qui lui a donné cette forme; c'est la Providence qui a établi cet ordre, & qui seule a le pouvoir de le changer. Ne tiendroit-il qu'à une troupe de Matérialistes & d'Athées d'imaginer que son intérêt est lésé, parce qu'elle ne pourra pas *satisfaire toutes ses passions*, (1) de vouloir en conséquence changer le Gouvernement d'un Etat.

---

(1) L'Auteur, comme je l'ai dit page 28, met au rang des malheurs l'impossibilité de satisfaire une passion.

C'eſt par une ſuite de l'abus du pouvoir, dit notre Auteur, *que les Souverains ſe ſont rendus maîtres abſolus des Sociétés, méconnoiſſant la vraie ſource de leur pouvoir; ils ont prétendu le tenir du ciel, n'être comptables qu'à lui de leurs actions.... en un mot être des Dieux ſur la terre.... Les loix ne furent plus que l'expreſſion de leurs caprices, & l'intérêt public fut ſacrifié à l'intérêt du Souverain; .... inſenſiblement la liberté, la juſtice, la vertu, furent bannies, &c.*

Tel eſt le portrait que l'Auteur fait des Souverains. Il eſt vrai que, n'étant ni Matérialiſtes ni Athées, ils ont méconnu la ſource que l'Auteur veut donner à leur pouvoir. C'eſt une vérité inconteſtable qu'ils ne le tiennent que du ciel; parce que c'eſt Dieu qui les a établis ſur leurs trônes. Ils ne ſont comptables qu'à lui de leurs actions, parce qu'il s'eſt réſervé le droit de les récompenſer, comme il a ſeul la puiſſance de les punir. Voyez la juſtice que Dieu exerce ſur les Rois d'Iſraël & de Juda, ſur Nabuchodonoſor, ſur les Perſes, & ſur Alexandre. Ils ſervent de fléau à la Juſtice divine pour les châtier les uns par les autres.

Ecoutez, *Rois*, dit la Sageſſe, *ſoyez attentifs vous qui commandez à la multitude; c'eſt*

Dieu qui vous a donné votre pouvoir; c'est du Très-haut que vous tenez toute votre puissance. Il vous demandera compte de vos actions, & il scrutera jusques aux plus secretes pensées de vos cœurs. (1)

De quelles loix veut parler l'Auteur, lorsqu'il avance qu'elles ne furent *plus* que l'expression des caprices des Souverains? Il a donc été un temps où elles n'étoient pas l'expression de leurs caprices? Oui, les véritables loix: toutes celles qui subsistent ont été dictées par la Sagesse & par la Justice, & l'Auteur seroit fort embarrassé de nous citer des Etats où les loix ne sont pas appuyées sur ces fondemens: si quelques Souverains ont fait des actions contraires à ces divines vertus, c'est dans des temps où les mœurs commençoient à se corrompre. La plupart des Tyrans qui les ont faites, ont été rigoureusement punis. Lorsqu'on parcourt les Annales du monde, & les Histoires des

(1) Audite ergo Reges, & intelligite præbete aures vos qui continetis multitudines, quoniam data est à Domino potestas vobis, & virtus ab altissimo, qui interrogabit opera vestra & cogitationes scrutabitur. *Sapientiæ, cap. 6, v. 2.*

Rois qui ont gouverné les premiers peuples, on y reconnoît la pratique des véritables loix. Dès le temps de la vocation d'Abraham, c'est-à-dire, environ 340 ans après le déluge, l'Egypte étoit une Monarchie très-florissante; les mœurs y étoient pures, & elle se gouvernoit par les loix les plus sages. Abraham, obligé par la famine de venir en Egypte, s'y retire avec sa femme qu'il dit être sa sœur. Le Roi Pharaon, séduit par la beauté de Sara, la fait enlever pour l'épouser; mais lorsqu'il apprend qu'elle est femme d'Abraham, il la lui rend, en lui disant: » Pourquoi avez-vous » dit qu'elle étoit votre sœur, j'ai cru qu'il » pouvoit m'être permis de l'épouser? Je vous » la rends; retirez-vous. « *Quare dixisti esse sororem tuam, ut tollerem eam in uxorem nunc igitur, ecce conjux tua? Accipe eam, & vade.* (1) Cette action n'étoit pas celle d'un Tyran: aussi la vertu étoit-elle en grande recommandation chez les Egyptiens. Cette nation grave & sérieuse connut d'abord la vraie fin de la politique, qui est de rendre la vie commode &

---

(1) Gen. ch. 12, v. 19.

les peuples heureux. Ses loix ont été le modele de celles que les nations raiſonnables ont adoptées. Ils les ont répandues par toute la terre par les colonies qu'ils y ont envoyées. Les Philoſophes & les Légiſlateurs ont été les apprendre chez eux. Il faut voir la magnifique deſcription que M. Boſſuet fait des mœurs des Egyptiens dans ſa belle Hiſtoire univerſelle. (1) Tous les Hiſtoriens en parlent avec admiration. Hérodote, Diodore de Sicile, Platon dans ſon Traité des Loix, Pomponius, Mela, Strabon, &c. en font les plus grands éloges. Tous ces Auteurs s'étoient inſtruits par eux-mêmes dans les voyages qu'ils avoient faits en Egypte. Ils y avoient reconnu que ſes loix n'étoient pas, comme le dit notre Auteur, *l'expreſſion des caprices des Rois.* Ce qu'il y a de plus ſurprenant, & ce qui eſt atteſté par tous les Auteurs, c'eſt que cette Monarchie a ſubſiſté pendant plus de treize ſiecles ſans guerres, & ſans aucunes révolutions; (2) & tout cela étoit fondé ſur la ſageſſe de ſes loix.

Les autres nations ſe gouvernerent à-peu-près

---

(1) Page 480 & ſuivantes de l'Edition *in*-12.

(2) Hiſtoire univerſelle de M. Boſſuet.

ſuivant les mêmes loix ; mais comme le caractere & le génie des peuples ſont différens ſuivant la variété des climats qu'ils habitent, ils firent des changemens dans ces loix ; mais elles furent toujours fondées ſur la juſtice ; & s'il y a eu quelques Princes qui s'en ſoient écartés, le nombre de ceux qui ſe ſont conduits ſagement, & qui n'ont eu en vue que le bonheur des peuples eſt ſi grand, que le nombre des autres ne peut leur être comparé. Les Rois de Perſes, ſucceſſeurs de Cyrus, par une générosité naturelle à leur nation, traitoient honorablement les Rois qu'ils avoient vaincus. Les Perſes étoient honnêtes, civils, libéraux envers les étrangers, ſavoient s'en ſervir ; les gens de mérite étoient connus parmi eux ; ils n'épargnoient rien pour les gagner. Hérodote, Platon dans ſon Traité des Loix, Xenophon dans ſa Cyropédie, & parmi nous M. Boſſuet, donnent de grands éloges aux Rois & à la nation des Perſes. De tous les Rois de cette Monarchie on ne cite que Cambyſe qui fut un méchant Prince. Si je voulois entrer dans le détail de l'Hiſtoire Grecque, combien ne nommerois-je pas de grands hommes dont les belles actions ont toujours été conduites par les loix de la juſtice & de l'équité ?

Mais voyons les Romains, à l'Empire desquels tous les autres ont été réunis. Ce n'étoit pas de ces conquérans brutaux & avares qui ne respirent que pillage, & qui établissent leur domination sur la ruine des pays vaincus. Les Romains rendoient meilleurs tous les peuples qu'ils soumettoient, en faisant fleurir chez eux la justice, l'agriculture, le commerce, & les arts. Voyez les sages loix que le Consul Paulus Emilius donne aux Macédoniens lorsqu'il les a subjugués. Il leur remet la moitié des impôts qu'ils payoient à leurs Rois. Il les laisse vivre suivant leurs loix & leurs coutumes; il va jusques à leur défendre l'exploitation de leurs mines d'or, parce que les trop grandes richesses sont contraires au bien des états.

Quelles sublimes vertus ce peuple souverain n'a-t-il pas pratiqué pendant tout le temps qu'il a été en République? Mais lorsqu'il est le maître de l'Empire, & de toutes les richesses de l'univers, lorsqu'il a goûté les délices de l'Asie, ses mœurs se corrompent, les vices des nations vaincues s'introduisent chez lui, l'ambition des particuliers n'a plus de bornes. Il lui faut un maître. Le plus habile & le plus heureux, César enfin s'empare de toute l'autorité.

Ses premiers ſucceſſeurs, Auguſte pendant la moitié de ſon regne, Tibere, Caligula, Claude, Néron, Othon, Vitellius, Domitien, ſont des monſtres de cruauté, de rapines & de débauches; mais leurs regnes durent enſemble à peine quatre-vingt ans. A ces Tyrans ſuccédent Veſpaſien, Titus, Nerva, Trajan, Adrien, Antonin le pieux, Marc-Aurele, ſurnommé le Sage & le Philoſophe, qui furent appellés les délices du genre humain pour la juſtice avec laquelle ils regnerent, & le bonheur qu'ils procúrerent aux peuples. On voit dans ceux qui regnerent après eux, juſqu'à Conſtantin, un mêlange de bons & de mauvais Princes; mais le nombre des bons excede toujours de beaucoup celui des méchans.

Enfin ce grand Empire eſt détruit; il ſe forme de ſes débris pluſieurs puiſſans Royaumes qui ſubſiſtent encore aujourd'hui dans l'Europe. Le principal & le plus ancien, qui eſt le Royaume de France, dure depuis 1290 ans ſans interruption. Parmi le nombre des Rois qui l'ont gouverné depuis ſa naiſſance, il n'y en a pas un ſeul qu'on puiſſe citer, comme un mauvais Prince. Qui peut donc avoir entretenu cette ſtabilité & l'Etat floriſſant dans lequel il a

toujours été, si ce n'est la fidele exécution des véritables loix qui président à son Gouvernement, lesquelles n'ont jamais été, comme le dit notre Auteur, *l'expression des caprices de nos Princes.* (1) Je pourrois dire la même chose

---

(1) Louis XI est le seul de nos Rois dont les Historiens François ont mal parlé. M. de Voltaire, dans le troisieme tome de son Histoire universelle, fait un odieux portrait de ce Prince, & cependant il est forcé de convenir que *Louis XI avoit du courage, qu'il savoit donner en Roi, qu'il connoissoit les hommes & les affaires, & qu'il vouloit que la justice fût rendue.* Il est vrai qu'il avoit beaucoup de vices & de défauts. Philippe de Commines, le plus sage de nos Historiens, que nous avons surnommé le Tacite François, & qui avoit été employé dans de grandes affaires par Louis XI, en fait l'éloge en plusieurs endroits ; mais il dit en même-temps que *c'étoit un maître avec lequel il falloit charier droit.* Il fit faire de terribles exécutions sur ceux qui oserent manquer à leur devoir à son égard. Le Connétable de S. Paul, le Cardinal de la Ballue, & plusieurs autres avoient bien mérité les châtimens qu'ils ont reçus. Je ne prétends pas justifier ici toute la conduite de ce Prince. Il a souvent fait exercer sa justice avec trop de rigueur, pour ne pas dire de cruauté. Il tenoit un peu du caractere de Tibere ; mais les hommes de son temps étoient bien méchans : cependant il faut convenir qu'il a laissé le Royaume de France dans un état beau-

es autres États de l'Europe, dont les sujets contens de la sagesse de leurs Monarques, n'ont pas encore imaginé qu'ils pouvoient changer la forme de leurs Gouvernemens.

D'après les traits historiques que je viens de rapporter des Empires & des Royaumes de l'univers, je pense que l'on peut conclure que les maximes séditieuses, & les satyres que l'Auteur a débitées contre les Souverains, ne tendent qu'à détruire l'harmonie & la tranquillité qui regnent dans les Sociétés, & à y causer les plus grands désordres, sur-tout lorsque les peuples ne seront pas conduits par la Religion que l'on cherche à détruire, & qui seule peut les retenir dans le devoir par les vertus qu'elle leur enseigne.

C'est donc avec autant de justice que de raison que le Parlement a proscrit les Ouvrages dont je viens de parler. Ce n'est pas que l'on craigne qu'ils puissent faire quelqu'effet sur les personnes instruites & raisonnables; ils sont trop pleins de maximes fausses, de sophismes

---

coup plus florissant que celui où il l'avoit trouvé, & qui a toujours augmenté jusqu'à présent.

& de contradictions ; mais ils peuvent échauffer l'imagination des petits esprits qui courent après les nouveautés, qui sont ignorans, & qui agissent sans réflexion, faire des fanatiques, & produire des effets dangereux.

L'Auteur termine son Ouvrage par une priere qu'il adresse à la nature. Cette priere paroît contraire aux principes que l'Auteur a établis, & détruire tout son systême. Il prétend que l'*Athéisme n'est point un systême dangereux pour la Société*, [*II. part. p.* 411.] & il rejette toutes les Divinités pour en forger une qui n'a aucuns de leurs attributs. C'est *la nature* qu'il qualifie *de souveraine de tous les êtres.* Cette définition me paroît très-fausse. J'entends par la nature tous les êtres qui composent l'univers. C'est le firmament, les étoiles, les planetes, les astres, la terre, tous les animaux qui respirent, enfin tout ce que l'on peut appeller du nom d'êtres. Tous ceux que je viens de nommer, auxquels le Dieu qui les a créés a donné l'impulsion & le mouvement, sont absolument matériels. J'en excepte cependant l'homme qui est composé d'un corps matériel & d'une ame purement spirituelle, qui est immortelle.

Or la nature, ne pouvant être regardée que comme matiere, elle ne peut pas commander à l'ame, dont les opérations purement spirituelles, sont absolument hors de la nature.

L'Auteur ne pouvoir donc pas invoquer cette nature qui est un être insensible & sans pouvoir, & s'écrier comme il fait : » O nature ! » souveraine de tous les êtres, & vous ses filles » adorables, vertu, raison, vérité, soyez à » jamais nos seules Divinités :.... montre nous » donc, ô nature ! ce que l'homme doit faire » pour obtenir le bonheur que tu lui fais desi- » rer. Vertu, réchauffe-le de ton feu bienfaisant. » Raison, conduis ses pas incertains dans les » routes de la vie. Vérité, que ton flambeau » l'éclaire, &c. « Quelle Divinité l'Auteur invoque-t-il donc pour obtenir tous ces bienfaits? C'est la matiere, cet être insensible & inanimé dont il a dit : *(1) Qui tout est nécessaire dans la nature.... Qu'elle n'est pas une intelligence qui puisse avoir un but, & se proposer un dessein, parce que tout ce qui existe est une suite des propriétés inhérentes à la matiere éternelle.... Que*

---

(1) Tom. I, ch. 2, pag. 59, 60, 70.

tout est ce qu'il peut être, & ne sauroit être autrement.... Que ce n'est pas le hazard, ni une cause aveugle qui conduit l'univers, que c'est la nécessité. Cette nature est donc, de l'aveu de l'Auteur, un être sans pouvoir qui ne peut rien changer à ce qui se passe, & se doit à l'avenir passer dans l'univers; & par une contradiction manifeste, il lui donne dans sa priere une puissance égale à celle de la Divinité. Ne lui semble-t-il pas, que sur sa simple invocation, cette nature purement matérielle, qui selon lui *est conduite par les loix d'une aveugle nécessité*, va rendre tous les hommes vertueux & heureux, détruire toutes les Religions, changer la constitution de tous les Etats, enfin jetter tout l'univers dans la plus horrible confusion? Non, la nature n'a pas le pouvoir d'exaucer la priere de notre Philosophe. (1)

L'Auteur a peut-être pensé plus sagement qu'il ne croit; il semble qu'il ait été éclairé par un rayon de lumiere auquel il n'a pu résister. Il reconnoît, malgré lui, la Divinité

(1) Voyez cette priere toute entiere; elle est imprimée à la fin de cet Ouvrage.

qu'il voudroit rejetter. Il donne la puissance & tous les attributs de la Divinité à la nature qui n'est que matiere, lorsqu'il lui adresse cette priere; mais il n'y a qu'à changer les termes, & à celui de la nature substituer celui de la Divinité, & retrancher de sa priere les demandes déraisonnables, je serai d'accord avec lui, & j'approuverai sa priere. Il dira humblement à Dieu : » Réunissez, Divinité secourable, » votre pouvoir pour soumettre les cœurs. Bannissez de nos esprits l'erreur, la méchanceté » & le trouble; faites regner en leur place la » science, la bonté, la sérénité; que l'imposture confondue n'ose jamais se montrer.... » Fixez enfin nos yeux, si long-temps éblouis, » ou aveuglés, sur les objets que nous devons » chercher, &c. (1).

A l'égard des autres demandes contenues dans cette priere, ce n'est pas à un foible mortel qui s'imagine appercevoir quelques désordres dans l'univers, à donner des conseils à la Divinité; il y a trop d'orgueil dans cette conduite. L'Auteur suprême de la nature connoît

---

(1) Ce sont les propres termes de la priere de l'Auteur.

mieux que nous nos besoins. Lorsque nous les lui demanderons de bonne foi, & avec un cœur sincere, nous les obtiendrons de sa bonté. Ne cherchons donc pas à pénétrer dans les secrets de sa Providence. Soyons seulement intimement persuadés que cet Etre tout-puissant, qui est la sagesse même, & qui possede dans un degré infini toutes les vertus, que nos foibles lumieres peuvent à peine appercevoir, nous donnera tous les secours nécessaires pour posséder le véritable bonheur.

Ce que je viens de rapporter de cette priere me persuaderoit que l'Auteur du Système de la nature n'a pas entiérement abandonné les principes de la Religion dans laquelle il a été élevé ; car il convient (1) qu'il est impossible de faire oublier à tout un peuple les opinions religieuses, & les idées qu'il a de la Divinité. Il a raison. Ce Dieu qui nous parle en souverain dans le fond de nos cœurs, où il a profondément gravé les notions de son existence, ne peut être si facilement oublié ; & si cela nous arrive, ce n'est que lorsque nous sommes emportés par la violence de nos passions : mais

(1) Tom. II, ch. 13 de son Ouvrage.

lorſqu'elles ſont modérées par la raiſon, alors la Divinité rentre dans ſes droits, & nous lui rendons les hommages qui lui ſont dûs.

Pour réſumer, Monſieur, ce qui me paroît réſulter des Ouvrages dont je viens de vous entretenir ; je vous dirai que je penſe que le premier, qui a pour titre : *La contagion ſacrée*, eſt une ſatyre outrée contre une Religion qui ſubſiſte depuis 5770 ans, qui prend ſa ſource dans la Religion naturelle, imprimée par Dieu même dans le cœur de l'homme lors de la création du monde, tranſmiſe par la tradition depuis Adam juſqu'à Moyſe, conſervée par ce Légiſlateur, par ordre de Dieu, parmi les Juifs juſqu'à la venue de Jeſus-Chriſt, qui lui a donné cette ſublime perfection, dans laquelle elle ſubſiſte juſqu'à nous dans toute ſa pureté, malgré tous ceux qui ſe ſont élevés contre elle.

Le ſecond, intitulé : *Dieu & les hommes, Ouvrage Théologique, mais raiſonnable*, eſt l'Ouvrage d'un homme qui traite Jeſus-Chriſt avec le plus grand mépris, qui voudroit nous prouver que le Platoniſme eſt le pere du Chriſtianiſme, *& qu'on a perverti horriblement la Philoſophie.*

Je ne vous dirai rien, Monſieur, des troiſieme, quatrieme, cinquieme & ſixieme Ouvrages. Je vous avouerai franchement que je n'ai pas jugé à propos de les lire : tout ce que je ſai, c'eſt qu'il faut qu'ils ſoient dans les mêmes principes que les précédens, & auſſi dangereux; puiſque Meſſieurs du Parlement les ont proſcrits.

A l'égard du ſeptieme, qui a pour titre: *Syſtême de la nature*, ou *des loix du monde phyſique ou du monde moral*, l'Auteur poſe pour principe, que *la matiere eſt éternelle & néceſſaire, & qu'elle n'a point été créée.... Il regarde l'homme comme un être matériel, & il n'oſe décider s'il a toujours exiſté.... Il dit que mourir c'eſt rentrer dans l'état d'inſenſibilité où nous étions avant que de naître.... Il nie la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame, & la fait mourir avec le corps.... Il ôte à l'homme toute ſa liberté.... Il fait la louange du ſuicide; il prétend que la nature le commande aux malheureux....* & il finit ſon premier volume par les invectives & les ſatyres les plus outrageantes contre la majeſté des Souverains.

Dans ſon ſecond volume, il nie formellement la Divinité, & lorſqu'on lui oppoſe les

preuves les plus évidentes de ſon exiſtence, il répond *qu'elles ne préſentent aucune ſolidité....* Par une ſuite de ſes faux raiſonnemens, il ſoutient *que la Religion n'a fait que rendre les hommes malheureux....* Et il avance *que l'Athéiſme n'eſt point un ſyſtême dangereux.....* Toutes ces maximes & ces principes ne tendent qu'à prouver que le véritable bonheur conſiſte dans le plaiſir & la volupté, ou plutôt dans le vice, auquel il permet aux hommes de ſe livrer.

Tel eſt, Monſieur, le précis de quelques-uns des ſentimens répandus dans l'Ouvrage du Syſtême de la nature. J'ai cru qu'il feroit inutile d'en dire davantage. Il n'eſt pas poſſible de cumuler enſemble tant de faux raiſonnemens, d'abſurdités, & en même-temps, de blaſphêmes contre la Divinité & la Religion, & de ſatyres contre les Souverains. Je vous laiſſe à penſer ſi un Auteur, capable de ſemblables écarts, connoît ce que c'eſt que le véritable bonheur. Pour le lui apprendre, il faudroit un homme plus inſtruit & plus éclairé que moi, & l'ouvrage excéderoit les bornes de celui que je me ſuis propoſé.

Je l'exhorterai ſeulement à puiſer dans les véritables ſources de la ſageſſe, les principes

des vertus qui peuvent ſeules rendre l'homme heureux. Qu'il liſe les divines Ecritures, les Ouvrages de nos premiers Docteurs de l'Egliſe, & ceux de ces grands Philoſophes qui ont paſſé toute leur vie dans la méditation. Qu'il les conſulte de bonne foi, avec un eſprit dépouillé de toute prévention, & avec un déſir ſincere de découvrir la vérité, alors il reconnoîtra la Divinité, & la néceſſité d'une Religion. Il apprendra qu'il y a un Dieu qui conduit tout l'univers, qu'il faut adorer la ſageſſe de ſes décrets, ſans chercher à pénétrer ce qu'il n'a pas voulu nous découvrir, & que le vrai bonheur conſiſte dans la pratique de la Religion & des vertus dont Jeſus-Chriſt nous a donné le modele dans ſon Evangile.

J'ai répandu, Monſieur, dans cet Ouvrage plusieurs traits hiſtoriques, que j'ai cru pouvoir être de quelque utilité pour ſoutenir les preuves de mes raiſonnemens ; & c'eſt encore dans cette vue que j'ai réſervé pour la fin un extrait de l'Hiſtoire moderne des Juifs, qui m'a paru prouver autentiquement la vérité de la Religion Chrétienne, par l'accompliſſement des Prophéties que Jeſus-Chriſt avoit faites dans ſon Evangile, & par la

punition que les Juifs éprouvent depuis si long-temps, du Déicide & des autres crimes qu'ils ont commis contre la Divinté.

Ils s'y étoient condamnés eux-mêmes, lorſque Pilate ayant dit aux Juifs, en parlant de Jeſus-Chriſt, *je ſuis innocent du ſang de ce juſte, ce ſera à vous d'en répondre* (1). Tout le peuple s'écria : *Que ſon ſang retombe ſur nous & ſur nos enfans* (2). Nous avons continuellement devant les yeux les effets de la vengeance divine ſur ce peuple infortuné, qui ſe perpétue depuis plus de 1700 ans.

Un jour que Jeſus-Chriſt ſortoit du Temple avec ſes Diſciples, l'un d'eux, en le lui montrant, lui dit : *Maître, regardez quelles pierres & quels bâtimens*. Jeſus lui répondit : Vides has magnas ædificationes non relinquetur lapis ſuper lapidem qui non deſtruatur. [S. Marc,

---

(1) Innocens ego ſum à ſanguine juſti hujus, vos videritis. *S. Matth.* c. 27, v. 24.

(2) Et reſpondens univerſus populus dixit ſanguis ejus ſuper nos & ſuper filios noſtros. *S. Matth*, c. 27, v. 25.

cap. 13, v. 2.] *Vous voyez tous ces grands édifices, il n'en restera pas perre sur pierre, qui ne soit détruite.* Et après avoir annoncé à ses Apôtres, dans cet admirable discours qu'il leur fit sur la montagne des Oliviers, tous les malheurs qui devoient arriver aux Juifs, il dit: *Je vous dis en vérité que cette génération ne passera point que toutes ces choses ne soient accomplies* (1).

Effectivement les Juifs ne furent pas longtems sans voir l'accomplissement de ces prophéties. Ils se révolterent contre les Romains, qui firent en peu de tems la conquête de la Judée. Jérusalem fut assiégée. On ne sauroit lire sans horreur les miseres & les calamités que les Juifs souffrirent pendant ce siége. La famine y fut si grande, que les femmes mangerent leurs enfans. Il y périt plus de six cens mille personnes, de tout âge & de tout sexe, tant par la faim que par le fer des Romains. L'Empereur Titus, qui assiégeoit la ville, ne vouloit pas les perdre, au contraire il leur fit

---

(1) Amen dico vobis quoniam non transibit generatio hæc donec omnia ista fiant. *S. Marc, cap.* 13, *v.* 30.

ſouvent offrir leur pardon. Il les fit exhorter à ſe rendre par Joſeph leur citoyen, un de leurs Capitaines, un de leurs Prêtres qui avoit été pris dans cette guerre, en défendant leur pays. Que ne leur dit-il pas pour les émouvoir! Par combien de raiſons les invita-t-il à rentrer dans l'obéiſſance! Il leur fit voir le Ciel & la Terre conjurés contr'eux, leur perte inévitable dans la réſiſtance, & tout enſemble leur ſalut dans la clémence de Titus; mais quel moyen de ſauver des hommes obſtinés, & condamnés par la Divinité! Ils étoient ſéduits par leurs faux Prophètes, qui leur promettoient encore l'Empire de l'univers. Enfin *la ville fut priſe*; elle fut entiérement détruite. Tous les habitans furent maſſacrés, ou réduits en eſclavage.

Mais ce qu'il y a de plus merveilleux dans cette horrible déſolation, c'eſt qu'aucuns Chrétiens n'y furent enveloppés, quoiqu'il y en eût un grand nombre dans Jéruſalem. Jeſus-Chriſt, dans ſon ſermon ſur la Montagne, avoit donné à ſes Diſciplus de ſi évidentes marques de cette déſolation, que les Chrétiens ſortirent de la ville pendant le temps qui ſe paſſa entre les deux ſiéges mis devant Jéruſalem; le premier par Ceſtius, & le dernier par Titus, & ſe re-

tirerent dans la ville de Pella, située au confins de la Judée & de l'Arabie. Titus n'oublia rien pour sauver le Temple, quoique ses amis lui représentassent, que tant qu'il subsisteroit les Juifs, qui y attachoient leur destinée, ne cesseroient d'être rebelles. Malgré les défenses de Titus, prononcées devant son armée & devant les Juifs, & malgré l'inclination naturelle des soldats qui devoit les porter plutôt à piller qu'à consumer tant de richesses, *un soldat poussé*, dit Joseph, (1) *par une inspiration divine, se fait lever par ses compagnons à une fenêtre, y jette un flambeau allumé, & met le feu dans le Temple.* Titus y accourt, il commande qu'on se hâte d'éteindre le feu; mais les flammes se communiquent en un instant par-tout avec tant de violence, que Titus est obligé de se retirer, de peur d'être accablé sous les ruines; & cet admirable édifice est réduit en cendres (2). Il ne faut pas s'étonner si Titus victorieux ne voulut pas, après la prise de Jérusalem, re-

(1) Joseph, de la guerre des Juifs contre les Romains, Liv. VII, ch. 4.

(2) Environ soixante-dix ans après la mort de Jesus-Christ.

cevoir les congratulations des peuples voisins, ni les couronnes qu'ils lui envoyerent pour honorer sa victoire. Tant de mémorables circonstances, la colère de Dieu, si visiblement marquée, & sa main qu'il voyoit encore présente, le tenoient dans un profond étonnement; & c'est ce qui lui fit dire, qu'il n'étoit pas le vainqueur de cette nation, mais seulement un foible instrument de la vengeance divine.

Si nous ouvrons un peu les yeux, & si nous considérons la suite des choses, ni le crime des Juifs envers Jesus-Christ, ni leur châtiment ne pourront nous être cachés.

Environ trente ans après la prise de Jérusalem, dans le siécle de la mort de Jesus-Christ, Barchochebas, un voleur, un scélérat, parce que son nom signifioit le fils de l'Etoile, annonça qu'il étoit l'étoile de Jacob, prédite au Livre des Nombres. Il se porta pour le Messie, & il fut reconnu par les Juifs, qui se révolterent par-tout l'Empire Romain, sous la conduite de cet imposteur. L'Empereur Adrien en tua six cens mille. Le joug de ces malheureux s'appesantit, & ils furent bannis pour toujours de la Judée.

C'étoit donc envain que Titus vouloit sauver

Jérusalem & le Temple. Jesus-Christ l'avoit dit : *Il ne restera pas pierre sur pierre qui ne soit détruite.* Si un Empereur Romain tenta vainement d'empêcher la ruine du Temple, un autre Empereur Romain tenta encore plus vainement de le rétablir. Julien l'Apostat, après avoir déclaré la guerre à Jesus-Christ, se crut assez puissant pour anéantir ses prédictions. Il s'abaissa jusqu'à rechercher les Juifs, qui étoient le rebut du monde. Il les excita à rétablir leur Temple; il leur donna des sommes immenses, & il les assista de toutes les forces de l'Empire : mais Dieu confondit l'orgueil de Julien. Ce mémorable évènement est rapporté d'un commun accord, non-seulement par les Historiens Ecclésiastiques, mais encore par les Payens. Ammian-Marcellin, Gentil de Religion, & zélé défenseur de Julien, le raconte en ces termes. » Pendant qu'Alipius, aidé par le » Gouverneur de la Province, faisoit avancer » l'ouvrage, autant qu'il le pouvoit, de terri» bles globes de feu sortirent des fondemens, » qu'ils avoient auparavant ébranlés par des se» cousses violentes. Les ouvriers, qui recom» mencerent souvent l'ouvrage, furent brûlés à » diverses reprises. Le lieu devint inaccessible,

» &

» & l'ouvrage cessa. « (1) Les Princes Mahométans, qui ont conquis la Judée sur les Romains, en ont entiérement expulsé les Juifs, qui n'y ont pas la moindre possession, pendant qu'ils permettent aux Chrétiens d'y avoir des Eglises, pour honorer les lieux où Jesus-Christ a fait tant de miracles, & qu'il a rendus illustres par sa Passion, sa Mort, & sa Résurrection.

Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que cette malheureuse nation subsiste encore aujourd'hui, sans s'être désunie, & sans s'être incorporée ni confondue avec les autres. Elle adore toujours le Dieu de ses peres; mais elle a déshonoré son culte par les superstitions qu'elle y a introduites, & par le refus qu'elle a fait de reconnoître le Messie. Enfin les Juifs sont universellement haïs par tous les peuples de la terre, même par ceux qui professent les Religions les plus extravagantes. Chez les Mahométans ils sont dans le dernier mépris, & même dans les Indes. Il est vrai qu'ils ne sont pas si misérables dans l'Europe. Ils y ont beaucoup de familles qui sont riches & opulentes

---

(1) Amm. Marcellin, Livre XXIII.

par le commerce qu'elles y font; cependant elles n'y possédent aucuns biens-fonds ni aucuns établissemens, si ce n'est des Synagogues où ils sont extrêmement gênés. Dans ces derniers temps ils ont fait tous leurs efforts pour s'établir en Angleterre, mais ils ont été rejettés par le refus unanime de toute la nation.

Les personnes les moins instruites reconnoissent dans ce peuple le caractere de la réprobation imprimé sur son front par la Providence qui le punit de tous les crimes qu'il a commis. Les Juifs ont fait mourir Jesus-Christ; ils l'ont persécuté en sa personne, & en celles des siens; ils ont remué tout l'univers contre ses disciples, & ne les ont laissé en repos dans aucunes villes. Ils ont armé les Rois, les Romains, & leurs Empereurs contre l'Eglise naissante. Ils ont lapidé S. Etienne. Ils ont livré les deux Jacques, que leur sainteté rendoit recommandables même parmi eux, à Hérode qui les a fait mourir. Ils ont immolé S. Pierre & S. Paul par l'épée & par les mains des Gentils, & ils n'ont cessé leurs persécutions que lorsque Dieu les a mis hors d'état de nuire à son Eglise, par la destruction entiere de leur ville & de leur temple; & lorsqu'ils

ont été entiérement chassés de leur pays, & dispersés par tout le monde, où ils subsistent déchus visiblement par leur infidélité des promesses faites à leurs peres, bannis de la terre promise, n'ayant aucunes terres à cultiver; esclaves par-tout où ils sont, sans aucune figure de peuple.

Il faut cependant espérer que la nation des Juifs ne sera pas proscrite pour l'éternité. Dieu, en la conservant, nous tient en attente de ce qu'il veut faire des malheureux restes d'un peuple autrefois si favorisé. Pour preuve de ce que j'avance, je rapporterai ici un passage de l'Histoire universelle du célebre M. Bossuet, (1) dans lequel il explique un passage du Prophete Isaïe qui est en leur faveur. » Ce » Prophete nous fait donc voir clairement, dit » cet illustre Ecrivain, qu'après la conversion » des Gentils le Sauveur que Sion a méconnu, » & que les enfans de Jacob avoient rejetté, » se tournera vers eux, effacera leurs péchés, » & leur rendra l'intelligence des prophéties » pour passer successivement, & de main en » main dans toute la postérité, n'être plus

(1) Page 330 de l'Edition *in*-12.

» oubliée jusqu'à la fin du monde, & autant
» de temps qu'il plaira à Dieu le faire durer
» après ce merveilleux événement. Ainsi les
» Juifs reviendront un jour, & ils reviendront
» pour ne s'égarer jamais; mais ils ne revien-
» dront qu'après que l'Orient & l'Occident,
» c'est-à-dire, tout l'univers auront été remplis
» de la crainte & de la connoissance de Dieu. «

C'est de la situation où se trouve aujourd'hui la nation des Juifs que je tire une preuve convaincante de la vérité de la Religion Chrétienne, qui est sortie de celle des Juifs, qui s'est soutenue depuis sa naissance avec le plus grand éclat, qui a triomphé des persécutions qu'elle a souffertes, & des Hérétiques qui l'ont attaquée. Sa morale, qui est celle de l'Evangile, la plus sublime de toutes les morales, digne enfin du Dieu qui nous l'a prêchée, n'a souffert aucune altération.

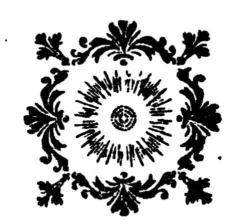
Lorsqu'on examinera avec un esprit dépouillé de prévention les prophéties qui sont répandues dans les Livres sacrés, & qui annoncent si clairement la venue du Messie; lorsqu'on en fera une exacte concordance avec l'Evangile, lorsqu'on admettra les faits historiques rapportés par tant d'Historiens célebres & dignes de foi, on sera

intimement persuadé de la vérité & de la sainteté de cette Religion, & qu'elle est la seule digne d'être pratiquée par des hommes raisonnables. Ce sera donc en vain que nos nouveaux Philosophes l'attaqueront. Ils pourront regarder nos Ecritures comme apocryphes; ils pourront nier les faits rapportés par les Historiens; mais ils seront regardés comme des extravagans, s'ils osent nier que la nation des Juifs ait existé & qu'elle existe encore; qu'il y a eu une Jérusalem & un temple, dont les ruines qui subsistent encore à nos yeux, sont des preuves éclatantes de la vengeance divine, & de la vérité de notre Religion. Outre l'avantage qu'elle a d'être la seule fondée sur des faits miraculeux & divins, qu'on a écrits hautement dans les temps qu'ils sont arrivés, sans crainte d'être démentis; il y a en faveur de ceux qui n'ont pas vécu dans ces temps un miracle toujours subsistant qui confirme la vérité de tous les autres; c'est la suite de la Religion toujours victorieuse, des erreurs qui ont tâché de la détruire, à quoi l'on peut joindre la suite visible d'un continuel châtiment sur les Juifs qui n'ont pas reçu le Messie promis à leurs peres.

Quatre ou cinq faits authentiques, & plus

clairs que la lumiere du ſoleil, font voir notre Religion auſſi ancienne que le monde. Ils montrent par conſéquent qu'elle n'a point d'autre Auteur que celui qui a fondé l'univers, qui tenant tout en ſa main, a pu ſeul & commencer & conduire un deſſein où tous les ſiecles ſont compris.

Tels ſont, Monſieur, mes ſentimens ſur les Ouvrages dont je vous ai parlé. Je pourrois m'être trompé ; mais je les ſoumets au jugement que vous en porterez. Je ſuis tout prêt à me rétracter, ſi vous jugez qu'ils ſoient contraires à la vérité.





PRIERE adreſſée à la Nature par l'Auteur du Syſtême. (1)

» O Nature ! ſouveraine des tous les êtres, » & vous ſes filles adorables, Vertu, Raiſon, » Vérité ! ſoyez à jamais nos ſeules Divinités. » C'eſt à vous que ſont dûs l'encens & les » hommages de la Terre. Montre-nous donc, » ô Nature ! ce que l'homme doit faire pour » obtenir le bonheur que tu lui fais deſirer. » Vertu, réchauffe-le de ton feu bienfaiſant : » Raiſon, conduis ſes pas incertains dans les » routes de la vie : Vérité, que ton flambeau » l'éclaire. Réuniſſez, ô Déités ſecourables ! » votre pouvoir pour ſoumettre les cœurs. Ban- » niſſez de nos eſprits l'erreur, la méchan- » ceté, le trouble. Faites regner en leur place » la ſcience, la bonté, la ſérénité. Que l'im- » poſture confondue n'oſe jamais ſe montrer. » Fixez enfin nos yeux, ſi long-temps éblouis » ou aveuglés, ſur les objets que nous devons

(1) II. Partie, pag. 411 & 413.

» chercher. Ecartez pour toujours ces fantômes » hideux, & ces chimeres séduisantes, qui ne » servent qu'à nous égarer. Tirez-nous des » abysmes où la superstition nous plonge. Ren- » versez le fatal empire du prestige & du men- » songe. Arrachez-leur le pouvoir qu'ils ont » usurpé sur nous. Commandez sans partage » aux mortels. Rompez les chaînes qui les » accablent. Déchirez le voile qui les couvre. » Appaisez les fureurs qui les enyvrent. Brisez » dans les mains sanglantes de la tyrannie le » sceptre dont elle les écrase. Reléguez ces » Dieux qui les affligent dans les régions ima- » ginaires dont la crainte les a fait sortir. » Inspirez du courage à l'être intelligent. Don- » nez-lui de l'énergie. Qu'il ose enfin s'aimer, » s'estimer, sentir sa dignité. Qu'il ose s'af- » franchir. Qu'il soit heureux & libre. Qu'il » ne soit jamais l'esclave que de vos loix. Qu'il » perfectionne son sort. Qu'il chérisse ses sem- » blables. Qu'il jouisse lui-même ; qu'il fasse » jouir les autres. Consolez l'enfant de la Na- » ture des maux que le destin le force de subir » par les plaisirs que la sagesse lui permet de » goûter. Qu'il apprenne à se soumettre à la » nécessité. Conduisez-le sans alarmes au

» terme de tous les êtres. Apprenez-lui qu'il » n'eſt fait ni pour l'éviter ni pour le crain- » dre. «

Telle eſt la priere que l'Auteur du nouveau Syſtême fait à la Nature. On pourroit peut-être en approuver une partie, ſi au lieu de l'adreſ-ſer à la Nature, dont il fait ſa Divinité, il invoquoit le Dieu que nous adorons; ce Dieu dont la ſageſſe gouverne tout l'univers, & le maintient dans l'ordre admirable où il ſubſiſte depuis qu'il l'a créé.

Mais il faudroit retrancher de cette priere les termes ampoulés & faſtueux dans leſquels elle eſt écrite, les obſcurités, les contradic-tions, & les demandes abſurdes que l'Auteur y a inférées, & qui ſont une ſuite des erreurs où il eſt tombé.

Je crois avoir apperçu dans l'Ouvrage du Syſtême de la Nature, que l'Auteur eſt un homme qui a voulu chercher à découvrir la vérité; mais que, guidé par de faux principes, il a pris une route qui l'a égaré, & qui éga-rera tous ceux qui le ſuivront. Il l'a ſemée de plaiſirs & de voluptés, dans leſquelles il a mis le ſouverain bonheur, qu'il ne connoît

pas, que les anciens Philoſophes n'ont jamais connu ; mais qui conſiſte uniquement dans la pratique de la vertu, & de cette morale ſublime que l'Evangile nous enſeigne.

FIN.

Librairie M. Slatkine & Fils
2 - 5 - 1986
[ZAH.]



